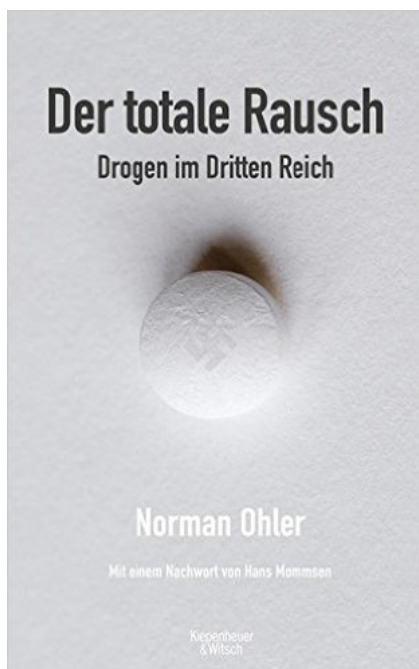


2015-2016

Master 1 – Métiers de la traduction  
Parcours Allemand



# Mémoire de traduction

*Der totale Rausch* de Norman Ohler

**Béatrice Pierre** ■

**Sous la direction de M. Christophe Dumas** ■

Membres du jury  
Françoise Daviet-Taylor | Présidente

Soutenu publiquement le :  
9 juin 2016





**L’auteur du présent document vous autorise à le partager, reproduire, distribuer et communiquer selon les conditions suivantes :**



- Vous devez le citer en l’attribuant de la manière indiquée par l’auteur (mais pas d’une manière qui suggérerait qu’il approuve votre utilisation de l’œuvre).
- Vous n’avez pas le droit d’utiliser ce document à des fins commerciales.
- Vous n’avez pas le droit de le modifier, de le transformer ou de l’adapter.

**Consulter la licence creative commons complète en français :**  
**<http://creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.0/fr/>**

Ces conditions d’utilisation (attribution, pas d’utilisation commerciale, pas de modification) sont symbolisées par les icônes positionnées en pied de page.



# REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier M. Christophe Dumas pour sa relecture et ses conseils, concernant la mise en français de l'ouvrage à traduire.

Merci aussi à Mme Françoise Daviet-Taylor de présider le jury lors de ma soutenance et d'apporter par là même son éclairage sur ma traduction.

Je suis également reconnaissante à mes camarades du Master 1 Métiers de la traduction – parcours allemand. Nos échanges autour de nos différents ouvrages et de nos retours d'expérience m'ont permis de mettre mon propre travail en perspective et ont, je l'espère, été profitables à chacune.

Une pensée en particulier pour Désirée Schneider qui m'a aidée à la compréhension du texte original et m'a régulièrement amenée à remettre en question mon degré de connaissance du français.

Impossible enfin de ne pas remercier ma compagne, sans qui ce mémoire, ainsi que l'intégralité de la reprise d'études dont il est l'aboutissement, n'auraient jamais été envisageables.

## Sommaire

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>1</b>
<b>1. Présentation de l'auteur et de l'ouvrage choisi .....</b>	<b>1</b>
1.1. Biographie de l'auteur .....	1
1.2. Pourquoi cet ouvrage ? .....	2
1.3. Choix de l'extrait traduit .....	4
<b>2. Phase de traduction de l'extrait.....</b>	<b>4</b>
2.1. Démarche générale .....	4
2.2. Traduction des citations .....	5
2.3. Écrire l'Histoire .....	7
2.4. Tournures anglaises et tics d'écriture .....	8
<b>3. Difficultés particulières .....</b>	<b>9</b>
3.1. La variété de l'extrait .....	9
3.2. La constitution du glossaire .....	9
<b>4. Apport de l'exercice.....</b>	<b>10</b>
<b>TRADUCTION DE L'EXTRAIT .....</b>	<b>13</b>
<b>GLOSSAIRE.....</b>	<b>49</b>
<b>1. Vocabulaire lié à la médecine .....</b>	<b>51</b>
1.1. Le médecin et son patient .....	51
1.2. Les éléments du corps humain impliqués dans / impactés par la prise de drogue.....	51
<b>2. Vocabulaire lié à la pharmacie .....</b>	<b>52</b>
2.1. Les différentes dénominations de médicaments .....	52
2.2. Les formes de médicaments.....	52
2.3. L'obtention des médicaments .....	53
2.4. L'emballage et la notice de médicament .....	53
2.5. Les médicaments pouvant servir de drogue.....	54
<b>3. Vocabulaire spécifique aux drogues.....</b>	<b>54</b>
3.1. Les types de substances .....	54
3.2. Les substances.....	55
3.3. La fabrication des drogues .....	56
3.4. Les modes de consommation .....	56
3.5. Les effets des drogues.....	57
3.6. Sortir de la drogue.....	59
3.7. Les aspects juridiques et judiciaires.....	60
<b>4. Notions faisant l'objet d'une définition .....</b>	<b>60</b>
<b>ANNEXE – COPIE DE L'ORIGINAL .....</b>	<b>64</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>81</b>



# Introduction

## 1. Présentation de l'auteur et de l'ouvrage choisi

### 1.1. Biographie de l'auteur

Norman Ohler est né en 1970 à Deux-Ponts, ville du land de Rhénanie-Palatinat à quelques kilomètres de la frontière française. Il commence par étudier le journalisme à Hambourg, au début des années 1990, et travaille ainsi pour des publications telles que *Geo*, *Stern* et *Spiegel*. Il part ensuite à New-York où il publie des nouvelles et débute son premier roman *Die Quotenmaschine*, qui paraît d'abord sur internet en 1995 – ce qui en fait le tout premier roman en ligne – puis sous forme papier, l'année suivante.



Norman Ohler rentre en Allemagne et s'installe à Berlin. Inspiré par son propre appartement, situé dans un immeuble au bord de la démolition, il compose son deuxième roman, *Mitte*, qui sort en 2001. Celui-ci est suivi, un an plus tard, du dernier volet de sa trilogie des métropoles, intitulé *Stadt des Goldes*, dont l'action se passe à Johannesburg.

En 2004, l'écrivain est invité à effectuer une résidence par la ville de Ramallah, en Palestine. Il est, à cette occasion, l'un des derniers journalistes européens à pouvoir faire une interview de Yasser Arafat.

Norman Ohler a également écrit pour le cinéma. Il a collaboré au scénario du film *Palermo Shooting* de Win Wenders, présenté pour la première fois en 2008, au Festival de Cannes. Il a par ailleurs endossé la triple casquette de scénariste, de producteur et de réalisateur d'un court métrage de 2010, *natural*.

Publié le 10 septembre 2015 chez Kiepenheuer und Witsch, *Der totale Rausch* constitue donc la première véritable expérience littéraire de Norman Ohler hors du champ de la fiction. Fruit de cinq années de recherches dans divers fonds d'archives, notamment militaires, le livre a pour ambition de dresser un tableau complet du rapport de l'Allemagne du Troisième Reich aux drogues et du rôle de celles-ci dans la politique des dirigeants nazis. L'auteur commence par retracer un historique de la production de drogues en Allemagne, ainsi que de leur consommation, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la prise de pouvoir d'Hitler en janvier 1933. Ayant ainsi dépeint l'état d'esprit de la population, Norman Ohler épluche les archives afin de mettre en évidence le taux de pénétration de la notion de drogue dans le discours et les lois des nazis ainsi que celui des drogues elles-mêmes dans leurs habitudes quotidiennes. Ce faisant, il rappelle l'importance de la méthamphétamine dans certaines phases de la Seconde Guerre mondiale, comme le Blitzkrieg, et montre que les nazis n'ont jamais renoncé à aller plus loin et à mettre au point des substances toujours plus susceptibles de faire du soldat allemand un surhomme.

## 1.2. Pourquoi cet ouvrage ?

Les raisons ne manquent pas, en 2016, de s'intéresser à un ouvrage traitant de la période 1933-1945. Suite à l'entrée de *Mein Kampf* dans le domaine public, le 1<sup>er</sup> janvier dernier, l'année promet d'être riche en publications autour du livre. Une édition critique est déjà parue en Allemagne et occupe actuellement la septième place des ventes d'ouvrages documentaires (liste des best-sellers du Spiegel consultée le 1<sup>er</sup> juin 2016), après avoir été en tête des ventes pendant deux semaines au mois d'avril; une autre édition française du même genre est en cours d'écriture chez Fayard. Le public français est toujours particulièrement friand de nouvelles images, de nouveaux témoignages et de nouveaux éclairages sur les grands conflits du XX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement sur la Seconde Guerre mondiale ou la personne d'Hitler. Il suffit pour s'en convaincre de considérer le succès de la série documentaire *Apocalypse*, diffusée sur France 2 en 2009, et de ses déclinaisons sur Hitler, Staline et Verdun, ou encore d'étudier le programme de la chaîne RMC Découverte, qui propose tous les vendredis des sujets liés au Troisième Reich sous toutes ses facettes : biographies des personnages-clés du régime, grandes batailles, controverses sur les mystères encore non élucidés. Le monde de l'édition n'est pas en reste. Outre le livre d'Antoine Vitkine *Mein Kampf, histoire d'un livre*, qui a fait l'objet de plusieurs rééditions depuis sa première parution en 2009, l'actualité des sorties dans le champ histoire compte nombre d'ouvrages dont les titres, parfois sensationnalistes, portent de plus en plus la marque de l'éloignement historique au sujet traité et la difficulté à trouver matière à publier. Les éditions Perrin ont ainsi publié fin 2015 *Les derniers secrets du Troisième Reich*, suite du précédent opus *Les secrets du Troisième Reich*, dont le titre tend à prouver que le filon s'épuise alors qu'il est pourtant si lucratif que l'on a été tenté de le prolonger.

Mon choix s'inscrit dans cette perspective éditoriale. Ce mémoire ayant pour objectif de nous mettre dans la peau du traducteur d'édition que nous serons bientôt, l'un des critères de sélection de l'ouvrage à traduire était de nature commerciale : le livre que je choisis a-t-il un réel potentiel économique sur le marché de l'édition français ? Dans un tel contexte, un document dont le sous-titre associe les mots « drogues » et « Troisième Reich » éveille fatalement la curiosité. L'aspect provocateur et controversé de chacun des deux thèmes pris séparément ne peut que conférer à un ouvrage qui les combine ce piquant qui pousse à soulever la couverture. En lisant l'échantillon proposé par l'éditeur – qui constitue d'ailleurs la majeure partie de l'extrait proposé ici, j'ai découvert un texte alliant recherche historique, histoire des sciences, notamment de la pharmacie, safari urbain et histoire sociologique. Le tout est présenté de façon à ne pas simplement exposer l'Histoire, mais surtout à raconter l'Histoire comme une histoire. Norman Ohler étant, comme le dit l'historien Sven-Felix Kellerhoff dans sa critique du *Der totale Rausch* pour la *Welt*, « en fait un auteur de romans et de scénarios », il prend le parti d'aborder son travail comme une enquête et d'en faire un compte-rendu vivant. Dans la *Zeit*, l'universitaire Helena Barop fait remarquer que les figures historiques qui apparaissent dans le

livre ne sont « pas des fonctions, des personnages sans substance qui ne seraient que des numéros dans un système ». C'est aussi ce qui m'a séduit dans les pages traduites plus loin. C'est une posture qui, je trouve, n'est pas très souvent adoptée dans les ouvrages historiques français mais que l'on trouve plus souvent dans le monde anglo-saxon, chez un historien comme Andrew Marr, en Angleterre, par exemple. Ce parti pris est cependant à double tranchant. À trop vouloir rendre vivants les personnages et leurs comportements en les extrapolant de dossiers arides, on court le risque d'inventer et d'interpréter un peu trop. C'est l'impression que j'ai eue à la lecture de certains passages des chapitres concernant le « dopage » d'Hitler par son médecin Theo Morell et l'influence que celui-ci a pu avoir sur la politique du Führer. Impression que j'ai retrouvée dans plusieurs critiques de l'ouvrage parues dans la presse allemande : beaucoup de travail de recherche et de points intéressants soulevés dans l'opus, mais dont l'analyse pertinente souffre de la cohabitation négative avec des passages où des liens très forts mais indémontrables entre drogues et grandes décisions politiques et militaires sont subtilement suggérés. Je serais cependant moins tranchée dans ma critique que l'ont été certains qui ont conclu que cela ôtait toute valeur à l'intégralité de l'ouvrage. Selon moi, un livre de cette nature n'est certes pas destiné en priorité à « un public de spécialistes », comme le dit Helena Barop, mais est susceptible de toucher une cible plus large et moins habituée à lire l'Histoire. Quant aux passages ambigus, ils sont justement frappants parce qu'ils poussent à se documenter pour en avoir le cœur net.

J'ai voulu mener l'enquête à mon tour afin de savoir quelle avait été la réception du livre de Norman Ohler en Allemagne. Je n'ai trouvé aucun équivalent allemand d'Edistat qui permettrait d'obtenir les chiffres de ventes de l'ouvrage, moyennant contribution pécuniaire. *Der totale Rausch* est néanmoins entré au 32<sup>e</sup> rang des ventes d'essais du Spiegel le 19 septembre 2015, pour atteindre son meilleur classement, en 20<sup>e</sup> place, la semaine suivante. Il descend ensuite progressivement jusqu'à ne plus apparaître dans celui du 24 octobre. Pas un best-seller absolu, donc, mais un livre qui a su rencontrer son public.

Enfin, l'un des mérites qu'il faut à mon goût attribuer à Norman Ohler est d'avoir voulu traiter de façon exhaustive un sujet abordé par d'autres à des niveaux plus fins. L'auteur est allé puiser dans de nombreux ouvrages les informations qu'il réutilise sur l'usage de drogues sous la République de Weimar ou sur l'utilisation militaire des méthamphétamines, d'où de nombreuses références bibliographiques. En ajoutant ses propres découvertes sur les soins quotidiens prodigués à Hitler par Theo Morell et sur les résultats des expériences menées sur la Pervitin par les services de santé de la Wehrmacht, il s'efforce de reconstituer un portrait fidèle de l'ensemble de la société allemande du Troisième Reich dans son rapport aux produits stimulants. C'est l'élaboration d'une vision d'ensemble – qu'il appelle « Gesamtbild » dans sa préface – qui a motivé son projet. L'historien Hans Mommsen, spécialiste de l'Allemagne des années 1920 à 1940, dit d'ailleurs dans la postface de l'ouvrage que Norman Ohler contribue à changer notre « Gesamtbild » de la période nazie. Et c'est là l'intérêt pour l'auteur : non pas proposer un ouvrage qui renverse toutes les croyances établies, mais apporter une nouvelle pierre à l'édifice du travail historique qui entoure le Troisième Reich.

### 1.3. Choix de l'extrait traduit.

Lorsque s'est posée la question du choix du passage à traduire pour le mémoire, je me suis aperçue que l'extrait proposé en échantillon de lecture par l'éditeur offrait beaucoup d'avantages. D'une part, comme je viens de l'expliquer, certaines parties du livre reposent sur l'interprétation de l'auteur et sont l'objet de critiques ; ce qui n'est pas le cas de cette partie introductive. Dans la mesure où il s'agit pour une large part d'un résumé historique, les informations présentées sont plus objectives et font consensus au sein de la communauté des historiens. Du fait qu'il s'agit de l'introduction, je la trouve également intéressante en cela qu'elle présente le projet de l'auteur et qu'elle pose la base sur laquelle se construit la suite de l'ouvrage. Tous les lecteurs sont ici logés à la même enseigne et je suis moins susceptible de perdre un lecteur au cours de l'extrait.

Cela n'empêche cependant pas le passage d'être trépidant. En premier lieu, les faits historiques exposés ne sont pas ceux auxquels on s'attend dans un ouvrage sur le Troisième Reich : il s'agit ici de parler d'histoire des sciences et du lien entre développement du médicament et développement des drogues. D'autre part, la façon d'amener les informations est variée. L'auteur propose par exemple, non sans humour, d'introduire son essai avec une préface à laquelle il donne la forme d'une notice de médicament.

Dans le cadre d'un exercice de traduction, cette variété me paraît intéressante car le livre me permet de l'obtenir sans prendre le risque d'aboutir au résultat décousu auquel j'aurais pu arriver en allant la chercher dans des passages disséminés dans l'ouvrage. Ces premières pages du livre offrent en un seul mouvement cohérence et variété.

## 2. Phase de traduction de l'extrait

### 2.1. Démarche générale

Ma première lecture de l'extrait s'est faite en ligne, avant de pouvoir décider d'acheter l'ouvrage papier. Comme indiqué plus haut, l'éditeur fournissait sur son site un échantillon de lecture disponible dans un outil de prévisualisation. Cependant, contrairement à ce qui se pratique chez d'autres maisons, cet extrait n'était pas téléchargeable au format PDF. J'ai donc eu l'occasion très tôt de réfléchir au mode de présentation de l'original dans mon mémoire. En effet, si je voulais d'emblée obtenir facilement une version de travail du texte, il me fallait le taper à la main à partir de l'échantillon. Un tel choix présentait au moins deux avantages non négligeables : l'occasion de lire une deuxième fois le texte dans la foulée de la première et donc me l'approprier encore un peu plus vite ; et le résultat d'avoir une version du texte au format dans lequel j'allais ensuite taper mon mémoire. L'option d'incorporer l'extrait original sous forme de tapuscrit m'a semblé la plus



judicieuse, dès le départ. Elle permettait plus de souplesse qu'une version scannée, qui aurait nécessité trop d'ajustements pour faire correspondre texte original et traduction produite. Surtout, ces ajustements auraient consisté en des manipulations d'images, là où une version tapée facilite les opérations en limitant le travail à du traitement de texte. Ayant effectué ce choix très tôt, je n'ai pas eu à me poser la question d'utiliser un logiciel de reconnaissance de caractères, qui a suscité un petit débat chez mes collègues de promotion. A posteriori, je trouve cette dernière solution intéressante car elle permet de couper la poire en deux : on passe moins de temps à taper le texte mais plus à relire et à corriger les fautes, ce qui permet cette deuxième lecture active à laquelle on procède en tapant. De plus, les logiciels actuels sont assez efficaces et peuvent être paramétrés pour reconnaître des mots d'une certaine langue, plutôt qu'un simple alignement de caractères, réduisant ainsi le travail de correction.

Une fois cette étape passée, il a fallu aborder la traduction proprement dite. Dans la mesure où le mémoire est un projet qui court tout le long du second semestre, il a été important de fragmenter le travail. Ayant repéré que l'auteur employait beaucoup l'art de la citation, j'ai décidé de commencer par là mon étude, avant de me tourner ensuite vers le reste du texte.

## 2.2. Traduction des citations

En sa qualité de romancier et de journaliste converti à l'essai historique, Norman Ohler aborde son rôle d'historien d'une façon particulière. Son goût pour la citation est très certainement lié à cette démarche et ce parcours qui lui sont propres. En plus de citer des documents historiques et des témoignages, il ajoute des phrases tirées d'œuvres littéraires. Ce sont ces dernières que j'ai souhaité chercher en premier car nous avons abordé cet aspect quelques semaines auparavant, dans le cours « Outils informatiques du traducteur ». Une confrontation concrète à ce problème et une mise en pratique des solutions évoquées en cours était donc alléchante.

Les emprunts les plus flagrants sont ceux situés en têtes de chapitres, avec une référence claire à l'auteur. Dans l'extrait considéré pour le mémoire, viennent ensuite, dans le corps du texte, un passage d'une autobiographie de Klaus Mann et une reformulation de vers très connus de Faust. Je n'aborde ici que les citations d'ouvrages susceptibles d'avoir une ou des traductions en français. Norman Ohler intègre à son texte une chanson des années 1920 et un extrait de livre commentant les lois sur la protection de « l'hygiène raciale » sous le Troisième Reich. Cependant, ces citations n'ayant pas un statut de référence culturelle, leur traduction n'est pas à envisager de la même manière.

Pour être tout à fait honnête et exhaustive, je dois concéder ici un aveu d'impuissance à traduire une citation qui n'était pas présente dans l'échantillon de lecture et que j'ai découverte en tête d'ouvrage, à la réception de la version papier. Il s'agit de l'extrait suivant, simplement identifié comme étant de Jean-Paul Sartre : « *Ein politisches System, das dem Untergang geweiht ist, tut instinktiv vieles, was diesen Untergang*

*beschleunigt.* » Après avoir cherché le texte en allemand dans Google, il est apparu qu'il s'agissait d'une citation largement répandue dans le champ allemand : elle est utilisée sur bon nombre de sites, notamment dans les commentaires de citoyens réagissant à des articles de presse parlant de leur gouvernement, ou dans des livres dont le contenu est disponible sur Google Books. Malheureusement, pas une seule occurrence ne spécifie l'origine exacte de la citation. S'agissant d'une traduction d'une phrase de Sartre, il devait obligatoirement y avoir un original et il devait être facile de le retrouver. J'ai donc entrepris de passer en français les mots importants, assez transparents, comme « un système politique » et de les donner au moteur de recherche, assortis des termes « citation » et « Jean-Paul Sartre », mais j'ai fait chou blanc. Si internet ne connaît pas une citation de Jean-Paul Sartre, il peut rester l'option de lire ses œuvres complètes ou de consulter des sartriens connectés. Il est également envisageable que cette citation soit un faux créé par une première erreur diffusée sur internet et reprise à l'infini. À ce stade, ayant déjà quelques autres citations à chercher et celle-ci apparaissant un peu en-dehors du texte choisi, j'ai préféré m'abstenir et me concentrer sur le reste de mes investigations ; ce qui ne fut ni sans efforts, ni sans succès.

### 2.2.1. Goethe, rock star de la citation

Depuis le début de ma reprise d'études en littérature et culture allemande, j'ai pu constater à quel point il pouvait être fait allusion aux œuvres de Goethe dans toutes sortes de textes. À vrai dire, pour un lecteur français qui n'a pas eu l'occasion de lire beaucoup Goethe, notamment dans la langue de celui-ci, il n'est pas toujours aussi facile de le détecter. C'est d'ailleurs ce qui m'est arrivé ici avec l'allusion à *Faust*. Et pourtant, Norman Ohler fait une référence explicite à Goethe et à la pièce dans son texte. Ce qui sauve le lecteur inculte dans un tel cas – et ce qui m'a sauvée ici – est le fait que la phrase « sonne » étrangement et que l'on « sent » que l'auteur a introduit des mots qui sont censés évoquer autre chose. Il suffit ensuite de vérifier ses soupçons sur Google. Il n'est certes pas très agréable de constater que l'on n'est pas capable de reconnaître au premier coup d'œil ce que tout internet nous présente comme l'une des répliques les plus connues de *Faust*, mais cela reste un succès, car on va maintenant être à même de rectifier le tir – sans compter que, suite à cette recherche, je serai à présent incapable de passer à côté d'un « *verweile doch, du bist so schön* » sans l'identifier immédiatement. Reste que les œuvres de Goethe sont, parmi celles citées par Ohler, les plus anciennes, et donc les plus traduites et retraduites. Il existe d'ailleurs une page sur Wikipédia qui répertorie les principales traductions de *Faust*. Face à un tel passage ne se pose pas tant la question de trouver une traduction que celle de choisir celle que l'on va utiliser parmi les candidates. Je suis allée chercher les plus anciennes sur internet, sur Wikisource, et les plus récentes dans les fonds des bibliothèques universitaires (BU) des facultés de lettres de Nantes et d'Angers. Le choix de la traduction que j'allais utiliser a été conditionné par le mode de citation de l'auteur. Il s'agit ici d'une allusion forte, mais qui ne reprend pas mot pour mot les vers de Goethe. Par ailleurs, la citation est pleinement incorporée au texte et sert d'illustration à ce qui précède. C'est cette situation un peu

particulière qui m'a fait choisir une option particulière également : j'ai constitué un hybride entre deux des traductions les plus rééditées de *Faust*, celle de Gérard de Nerval et celle de Jean Amsler. Je trouve le mot « instant » plus percutant dans cette version raccourcie de la citation, sans compter que « moment » est utilisé plus tôt dans la phrase. Mais, à choisir, j'ai préféré garder « instant » pour la citation.

Pour ce qui concerne la phrase tirée des *Wahlverwandtschaften*, elle a été plus facile à identifier. Non pas que Norman Ohler ait précisé ses sources, mais l'œuvre de Goethe appartenant au domaine public, il suffit d'entrer l'extrait dans Google pour trouver l'ouvrage d'origine. Comme dans le cas précédent, j'ai trouvé plusieurs traductions, notamment en consultant le catalogue de la Bibliothèque nationale de France et les fonds des BU. Ici aussi, plutôt que de rechercher la traduction canonique, il était important de chercher celle qui illustre le mieux le chapitre qu'elle ouvrait. S'agissant en plus d'un fragment de phrase dans lequel le mot « dépendance » faisait référence à une relation amoureuse et non à la drogue, certaines traductions ne convenaient pas au contexte. J'ai donc choisi la traduction des *Affinités électives* de Jean-François Angelloz, à la fois parce que c'est celle qui est la plus rééditée et parce qu'elle n'évoque pas la dépendance à une personne mais reste aussi vague que l'original.

J'ai adopté la même démarche pour les autres citations d'ouvrages connus : *Die Blechtrommel* de Günter Grass et *Der Wendepunkt*, l'autobiographie de Klaus Mann. Dans ces deux cas, la source était indiquée par l'auteur et il n'existait qu'une seule traduction, ce qui facilitait la prise de décision.

### 2.3. Écrire l'Histoire

Comme indiqué plus haut, le parcours de l'auteur détermine le ton de cet ouvrage et sa façon propre d'écrire un livre historique en ménageant une part de suspense. Les références littéraires et les jeux de mots contenus, notamment, dans les titres, s'ils attirent à Norman Ohler les foudres des historiens universitaires qui ont fait la critique de son livre, ont au moins le don de rendre son exposé et son argumentation plus vivants. Cependant, il s'agit là d'une manière d'écrire sur l'Histoire qui n'est pas, à mon sens, si commune dans la production d'essais historiques en France.

D'autre part, l'Histoire et la civilisation étant des thèmes qui m'intéressent particulièrement, j'ai été pendant mes 3 années de licence une grande consommatrice de littérature sur le sujet, le plus souvent en version originale (allemand ou anglais, selon le pays concerné). L'une de mes craintes a donc été d'avoir été « contaminée » par mes lectures en allemand sur la période nazie. Un des exemples les plus flagrants, et que l'on rencontre dans le passage à traduire, est l'emploi de « *braun* ». Dans le contexte d'un essai historique ayant un rapport avec le nazisme, l'adjectif « *braun* » est, dans un écrit en allemand, un synonyme de national-socialiste. Je me suis beaucoup demandée si un lecteur français avait toujours besoin que l'on écrive la totalité de la collocation « chemise brune » pour saisir la référence. Cette question pourrait paraître anodine si

l'adjectif « *braun* » n'était pas quasi toujours utilisé pour qualifier un substantif, ce qui allonge d'autant la traduction, s'il faut en passer chaque fois par la chemise en français.

Ces réflexions m'ont incitée à chercher un ou des ouvrage(s) récent(s) paru(s) en français et traitant de la période national-socialiste, afin de voir comment les historiens écrivent actuellement sur le sujet. J'ai choisi le livre *Le nazisme, régime criminel*, sorti aux éditions Perrin en 2015, parce qu'il s'agit d'un recueil de textes et qu'il a donc l'avantage, en plus de qualités concernant le fond de ce qui y est exposé, de présenter plusieurs styles d'auteurs. Seul bémol, ce sont tout de même tous des universitaires. Un seul auteur utilise clairement, et largement, l'adjectif « brun » en opposition à « vert » dans un article sur le rapport des nazis à la nature. Il s'agit ici d'une pratique isolée, dans un ouvrage paru chez un éditeur spécialisé en histoire et qui rassemble des articles d'abord publiés dans une revue également spécialisée (*Vingtième Siècle. Revue d'histoire*). Dans les deux cas où mon passage utilisait l'adjectif « *braun* », j'ai donc préféré rester prudente et soit ajouter la chemise pour recréer l'expression familière au lecteur francophone, soit passer par un autre symbole représentatif du nazisme (croix gammée) qui permet de conserver un certain degré de métonymie.

Sur un plan plus général, cet ouvrage en français m'a permis de mesurer l'écart qui se creuse parfois entre le mode de narration de Norman Ohler et celui d'auteurs qui cherchent à rendre compte de façon totalement circonstanciée, académique.

## 2.4. Tournures anglaises et tics d'écriture

Contrairement au français, l'allemand accepte assez facilement les répétitions et les emprunts à l'anglais. J'ai trouvé dans mon extrait plusieurs expressions anglaises et je n'en citerai que deux ici, à titre d'exemple. La première, « *Know-how* » (p. 30 du mémoire, p. 26 de l'ouvrage – cf. annexe), est un terme qui peut également être utilisé en français, mais uniquement dans le contexte des affaires, lorsque l'on veut vanter les mérites d'une entreprise de façon, selon moi, un peu pompeuse. L'équivalent français, « savoir-faire », est très largement utilisé dans la plupart des cas. Dans le texte allemand, le terme anglais n'a pas cette connotation de jargon des affaires « à l'américaine », car l'emprunt à l'anglais est plus naturel qu'en français. Dans ce cas, j'ai remplacé l'expression anglaise par le terme français. La seconde expression, « *wake and bake* » (p. 34 du mémoire, p. 29 de l'ouvrage), n'est pas une locution qui s'est introduite de façon fluide dans la langue allemande. Elle est d'ailleurs écrite en italiques dans le texte original, ce qui prouve sa singularité. Il s'agit ici d'une expression se rapportant exclusivement à l'univers des drogues (cf. définition détaillée en fin de glossaire) et qui n'a pas de traduction en français ou en allemand ; les spécialistes l'emploient telle quelle (je l'ai trouvée sur des forums spécialisés sur les modes de consommation de drogue). C'est pourquoi, dans ce cas, j'ai conservé l'expression en anglais. Deux traitements différents pour ces deux occurrences en anglais, en fonction de leur ancrage dans les langues allemandes et française et de leur contexte d'utilisation dans l'ouvrage.

Norman Ohler utilise fréquemment certaines tournures syntaxiques qu'il peut être un peu maladroit de répéter en français. Je pense notamment à l'enchaînement « *nicht nur ... sondern auch ... überhaupt* » qui apparaît trois fois en l'espace de deux paragraphes aux pages 23 et 24 (p. 26 du mémoire). Afin d'atténuer l'effet de répétition, j'ai changé la tournure « non seulement ... mais également ... » de la deuxième occurrence en « n'était pas seulement ..., c'était aussi ... ».

### 3. Difficultés particulières

#### 3.1. La variété de l'extrait

L'extrait que j'ai sélectionné pour le mémoire présente différents types de passages, qui vont de la citation de statistiques commerciales à l'histoire psycho-sociale des années 1930 en passant par le safari urbain, l'histoire de la pharmacie et l'évocation de chansons populaires. Cette dernière catégorie a été très difficile à rendre correctement et je ne pense pas que le résultat obtenu soit particulièrement bon. J'ai tenté de lire et d'utiliser pour cette traduction, le roman d'Alfred Döblin *Berlin Alexanderplatz* (également cité dans le passage pour décrire la république de Weimar), cependant l'idée m'en est venue trop tard pour pouvoir véritablement m'imprégner de l'ambiance du roman et de la traduction d'Olivier Lelay. N'ayant, malheureusement, ni grand talent ni beaucoup d'affinités pour la poésie, il m'a été difficile de trouver le ton juste pour produire un texte qui devait se rapprocher, dans mon esprit, des chansons de Fréhel, par exemple *La Coco* (1931). Je me suis surtout focalisée sur le respect d'une certaine structure de vers (8-7-8-7-8-8-7-7) et de rimes (ABABCCDD), tout en gardant, éventuellement un peu trop, le sens.

L'autre difficulté de ton résidait dans le passage où l'auteur raconte son exploration de l'ancienne usine Temmler. Cet épisode permet à Norman Ohler de glisser vers un style plus palpitant qui tient à la fois du romancier et du journaliste d'investigation. Il était donc important ici de conserver l'aspect captivant de la progression de l'auteur-narrateur qui découvre petit à petit la friche industrielle qui était le cœur de la production de Pervitin à la fin des années 1930, afin de restituer l'intention de l'auteur d'emmener son lecteur avec lui, en immersion dans ce paysage, qui lui permet, en début d'ouvrage de faire le lien entre le présent et l'histoire qu'il va raconter. Dans la mesure où il définit ici le ton qu'il veut utiliser tout au long de son livre, il était important de le reproduire avec le plus de fidélité possible.

#### 3.2. La constitution du glossaire

Le glossaire a été pour moi une activité chronophage dans la mesure où *Der totale Rausch* permet de l'orienter vers différents thèmes assez contigus. Ce qui m'avait semblé être au départ un excellent point qui allait faciliter l'élaboration du glossaire est devenu un véritable problème de sélection. Le fait que, entre le

début du XIX<sup>e</sup> et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la frontière entre drogue et médicament soit particulièrement floue permet d’empiéter sur les deux thèmes. Cependant, il devient parfois difficile de décider à quel thème raccrocher un élément de vocabulaire.

Par ailleurs, le domaine des drogues donne lieu à toutes sortes d’expressions argotiques qu’il est souvent difficile de retrouver dans une langue, car il existe peu de sources qui les répertorie, et pour lesquelles établir une correspondance entre français et allemand est très ardu. J’ai par exemple trouvé intéressant mais compliqué d’établir la limite dans l’exploration des divers noms donnés aux drogues. Face à la popularité de certaines drogues, comme la cocaïne, j’ai préféré ne pas aller trop loin dans l’énumération des surnoms, d’autant que beaucoup de termes ayant trait aux drogues sont en fait des emprunts à l’anglais, qui ont donc moins d’intérêt du point de vue d’un glossaire franco-allemand, si ce n’est de mettre en avant l’influence de la culture anglo-saxonne dans ce domaine.

J’ai donc essayé de me concentrer sur des termes connus et d’élargir le glossaire en termes de sous-domaines liés aux drogues : les listes couvrent tout le cycle de vie de la drogue, de sa fabrication à sa consommation, et du drogué, de la première prise à la désintoxication – pour l’issue optimiste. J’ai également intégré des thèmes des champs médical et pharmacologiques, car ils étaient présents dans la partie de l’ouvrage traitant de l’avènement des drogues de synthèse.

## 4. Apport de l’exercice

C’est avec impatience et une certaine anxiété que je me suis confrontée à l’exercice de traduction du mémoire. Cela fait maintenant quatre ans que je traduis des textes courts pour les cours de thème et de version, et j’ai tout à fait à l’esprit que le passage d’une traduction à faire sérieusement mais sans pression pour la semaine suivante à la traduction d’un ouvrage complet pour un éditeur, en vue de sa mise sur le marché, relève du grand écart. Dans cette perspective, le mémoire constitue un palier important qui permet d’évaluer ses compétences techniques de traduction, mais aussi d’autres telles que l’organisation.

J’ai pu mieux appréhender au cours de cet exercice quels sont mes points faibles, ce qui me permettra de mieux en tenir compte et de m’améliorer à l’avenir. Parmi ceux-ci, ma façon d’aborder la planification est probablement le plus handicapant. J’ai eu du mal à établir des priorités entre le travail à faire pour les cours habituels et le temps à consacrer au mémoire. En ayant travaillé plus tôt sur la traduction du mémoire et en ayant présenté des morceaux de traduction plus en amont du mois d’avril, il aurait peut-être été plus facile de faire mûrir la traduction finale. La gestion des priorités est donc la compétence non technique que je vais devoir le plus travailler afin que ma tendance au perfectionnisme ne tourne pas à la frustration par manque de temps. Cependant, dans un contexte professionnel, la traduction n’aura pas autant à souffrir du temps consacré à d’autres travaux importants.

Le mémoire m'a aussi obligée à une discipline que l'on n'a pas toujours le temps de s'imposer pour des traductions courtes à rendre vite, celle de passer plusieurs fois sur le texte. C'est un processus dont j'ai pu apprécier les bénéfices, les subtilités et les lenteurs. Lenteurs, car le cerveau doit digérer le texte d'origine et la traduction qu'on en a faite pour pouvoir trouver une nouvelle (et meilleure) formulation. Subtilités, dans la mesure où les voies de l'inspiration sont impénétrables et l'idée lumineuse peut se manifester au moment le plus incongru. Là encore, l'entraînement que constitue le mémoire permet de voir ce qui fonctionne pour son propre cerveau en termes de temps de maturation, d'environnement de travail et de pauses inspiratrices.

Dans le cadre de la rédaction de ce mémoire, j'ai utilisé certains des outils vus en cours : le logiciel Zotero pour la bibliographie, le catalogue de la BnF pour trouver les traductions des citations. Malgré la qualité des présentations qui peuvent être faites en cours, rien ne vaut l'application pratique qui nous permet de réaliser quels services efficaces ces outils peuvent nous rendre.

Enfin, le fait d'avoir dû choisir et traduire, cette année, un ouvrage ne relevant pas du champ de la fiction m'a apporté la confirmation de mon orientation professionnelle. Je suis naturellement attirée par la transmission de connaissance sur un mode ludique et attrayant. Là où les critiques de M. Ohler voient le recours à l'humour comme un manque de respect, je considère qu'il peut aider à faire tomber une barrière entre le grand public et les livres historiques et scientifiques. J'ai lu récemment deux ouvrages qui ont ce point commun de faire passer la connaissance de façon ludique : *The Code Book* de Simon Singh, un livre sur l'histoire de la cryptographie, et *Darm mit Charme* de Giulia Enders. Ce dernier est représentatif du type d'ouvrages vers lequel je voudrais m'orienter. J'avais trouvé très intéressant de suivre sa progression sur le marché éditorial international et de voir les réactions qu'il suscite. Bien que l'on s'étonne beaucoup qu'un auteur ait pu publier *Le charme discret de l'intestin* et que le public ait lu un ouvrage qui parle d'intestin, de bactéries et de la meilleure tactique pour faire la grosse commission, on se rend compte que les lecteurs plébiscitent en fait un livre qui leur parle de leur santé de façon juste et ludique. Cette tendance de lecteurs qui veulent être informés sans s'ennuyer se développe et c'est dans celle-ci que je souhaite inscrire mon projet professionnel. Si l'intestin devient une lecture de plage, l'Histoire le peut aussi !





## Traduction de l'extrait

# Stupéfaction totale Les drogues sous le Troisième Reich

Traduction de

*Der totale Rausch – Drogen im Dritten Reich*

de

Norman Ohler

L'extrait proposé couvre les pages 11 à 37 de l'original  
(cf. reproduction de l'ouvrage en annexe)

## Packungsbeilage statt Vorwort

Gestoßen bin ich auf den Stoff in Koblenz, und zwar in der nüchternen Umgebung des Bundesarchivs, eines Waschbetonbaus aus den Achtzigern. Der Nachlass von Theo Morell, des Leibarztes von Hitler, ließ mich nicht mehr los. Immer wieder durchblätterte ich Morells Tageskalender: kryptische Eintragungen, die sich auf einen „Patienten A“ bezogen. Per Lupe versuchte ich, die kaum leserliche Handschrift zu entziffern. Die Seiten waren vollgekritzelt, häufig las ich Einträge wie „Inj. w. i.“ oder einfach nur „x“. Ganz allmählich klarte das Bild auf: tägliche Injektionen, merkwürdige Substanzen, steigende Dosierungen.

## Zum Krankheitsbild

Sämtliche Aspekte des Nationalsozialismus sind ausgeleuchtet. Unser Geschichtsunterricht lässt keine Lücken, unsere Medienwelt keine weißen Flecken. Bis in den letzten Winkel ist das Thema bearbeitet, von allen Ecken und Enden her. Die deutsche Wehrmacht ist die am besten untersuchte Armee aller Zeiten. Es gibt wirklich nichts, was wir über diese Zeit nicht zu wissen glauben. Das Dritte Reich wirkt hermetisch. Jeder Versuch, etwas Neues darüber zutage zu bringen, hat etwas Bemühtes, beinahe Lächerliches. Und doch begreifen wir nicht alles.

## Zur Diagnose

Über Drogen im Dritten Reich ist in der Öffentlichkeit, aber auch bei Historikern erstaunlich wenig bekannt. Es gibt wissenschaftliche und journalistische Teilbearbeitungen, aber bislang keine Gesamtschau. Eine umfassende und faktengenaue Darstellung, wie Rauschmittel die Geschehnisse im NS-Staat und auf den Schlachtfeldern des Zweiten Weltkrieges geprägt haben, fehlte. Doch wer die Rolle der Drogen im Dritten Reich nicht versteht, die Bewusstseinszustände nicht auch in dieser Hinsicht untersucht, verpasst etwas.

Dass der Einfluss bewusstseinsverändernder Mittel auf das dunkelste Kapitel deutscher Geschichte bislang zu wenig beachtet wurde, liegt am nationalsozialistischen Konzept der „Rauschgiftbekämpfung“ selbst, das staatliche Kontrolle über die Substanzen etablierte und die Drogen im Allgemeinen tabuisierte. Sie haben sich folglich aus dem nüchternen Gesichtsfeld der Wissenschaften – umfassende Studien werden an Universitäten bis heute nicht durchgeführt –, des Wirtschaftslebens und des öffentlichen Bewusstseins sowie aus der Geschichtsbetrachtung verabschiedet und in eine Schmutzdecke der Schattenwirtschaft, Panscherei, Kriminalität und des laienhaften Halbwissens gedrückt.

## Une notice en guise de préface

C'est à Coblenz que je suis tombé sur ce matériau ; plus exactement dans l'environnement sobre des Archives Fédérales, un immeuble des années 80 en béton lavé. Après cela, je ne parvins plus à me détacher des carnets laissés par Theo Morell, le médecin personnel d'Hitler. Je feuilletais et refeuilletais son journal : des notes cryptiques au sujet d'un « patient A ». Je tentais de déchiffrer à la loupe cette écriture à peine lisible ; les pages en étaient intégralement couvertes. Je rencontrais souvent des entrées impénétrables du type « inj. c. t. » ou alors simplement « x ». Puis, très progressivement, les choses devinrent plus nettes : des injections quotidiennes, des substances étranges et des doses croissantes.

### Symptômes

La lumière a été faite sur tous les aspects du nazisme. Nos cours d'histoire ne laissent aucun blanc, nos médias aucune zone d'ombre. Le sujet a été traité jusque dans ses moindres recoins et sous absolument toutes les coutures. La Wehrmacht est l'armée la plus étudiée de tous les temps. Il n'existe rien que nous pensions ignorer à propos de cette époque. La discussion sur le Troisième Reich semble close. Toute tentative visant à la rouvrir pour mettre au jour un élément nouveau paraît relever de l'excès de zèle et devient ainsi presque ridicule. Et pourtant nous ne comprenons pas tout.

### Diagnostic

La place des drogues dans le Troisième Reich est un sujet qui reste étonnamment méconnu, que ce soit du grand public ou des historiens. Il existe bien des travaux partiels réalisés par des scientifiques et des journalistes, mais, jusqu'à présent, aucun n'avait dressé un bilan global du phénomène. Manquait donc une représentation détaillée et circonstanciée de l'impact des stupéfiants sur les événements survenus dans l'État national-socialiste mais aussi sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale. Et pourtant, si on ne comprend pas le rôle que les drogues ont joué dans l'Allemagne nazie, si on analyse les états d'esprit de l'époque sans le prendre en considération, on passe à côté de quelque chose.

Le manque d'attention accordée, jusqu'à maintenant, à l'influence des psychotropes sur le chapitre le plus sombre de l'histoire allemande est la conséquence directe de la conception nazie de la « lutte contre le trafic de stupéfiants », qui instaura un contrôle de l'État sur les substances concernées et jeta un tabou sur les drogues en général. Elles ont alors quitté le champ de vision rationnel des scientifiques (aucune étude complète n'a été menée à ce jour dans les universités), de la vie économique et de la conscience collective, mais aussi de l'interprétation historique pour aller se planquer dans les bas-fonds de l'économie parallèle, des manipulations douteuses, de la criminalité et des apprentis chimistes.

Doch wir können Abhilfe schaffen und eine Interpretation der tatsächlichen Vorkommnisse versuchen, die sich mit der Aufhellung struktureller Bezüge befasst, dem Handwerklichen verpflichtet ist und statt steiler Thesen (die der historischen Realität und ihrer ernüchternden Grausamkeit Unrecht täten) einer detaillierten Erforschung der historischen Fakten dient.

### **Potenz des Inhalts**

*Der totale Rausch* geht den blutsvernarrten Massenmördern und ihrem folgsamen, von jedem Rassen- und sonstigen Gift zu reinigenden Volk unter die Haut und schaut direkt in die Arterien und Venen hinein. Arisch rein ging es darin nicht zu, eher chemisch deutsch – und ziemlich toxisch. Denn wo die Ideologie nicht mehr ausreichte, wurde trotz aller Verbote hemmungslos mit pharmakologischen Mitteln nachgeholfen, an der Basis wie in der Spitze. Hitler führte auch in dieser Hinsicht – und selbst die Armee wurde in großem Stile mit dem Aufputschmittel Methamphetamin (heute als „Crystal Meth“ bekannt) für ihre Eroberungsfeldzüge versorgt. In ihrem Umgang mit den Drogen zeigen die Täter von damals eine Scheinheiligkeit, deren Enthüllung entscheidende Aspekte ihres Tuns neu beleuchtet. Eine Maske wird gelüftet, von der wir nicht einmal wussten, dass sie existierte.

### **Gefahren bei der Lektüre**

Die Versuchung liegt immerhin nahe, dem Blick durch die Drogenbrille zu große Bedeutung zuzumessen und eine weitere Geschichtslegende zu konstruieren. Zu beachten gilt deshalb stets: Geschichtsschreibung ist niemals nur Wissenschaft, sondern immer auch Fiktion. Ein „Sachbuch“ gibt es in dieser Disziplin streng genommen nicht, denn Fakten sind in ihrer Zuordnung Dichtung – oder zumindest den Deutungsmustern von externen kulturellen Einflüssen unterliegend. Sich bewusst zu machen, dass Historiografie im besten Falle Literatur ist, senkt die Täuschungsgefahr beim Lesen. Was hier präsentiert wird, ist eine unkonventionelle, verzerrte Perspektive, und die Hoffnung liegt darin, in der Verzerrung manches klarer zu erkennen. Die deutsche Geschichte wird nicht um- oder gar neu geschrieben. Aber im besten Fall in Teilen präziser erzählt.

Nous pouvons cependant remédier à tout cela et tenter de fournir une interprétation des événements qui s'attache à lever le voile sur les liens structurels, poursuive une vocation artisanale et serve, non pas des théories ronflantes (qui ne rendraient pas justice à la réalité historique et son atrocité), mais une analyse fouillée des faits historiques.

### Efficacité du contenu

*Stupéfaction totale* se glisse sous l'épiderme des criminels nazis, obsédés par le sang, et de leur peuple docile qu'ils devaient débarrasser de tous les poisons, raciaux et autres, et va voir à la source ce qui leur coule dans les veines. Pas de pureté aryenne là-dedans, mais de la chimie bien allemande... et plutôt toxique. Car, à la base comme parmi les dirigeants, là où l'idéologie seule ne suffisait plus, on lui donnait un coup de pouce à grands renforts de produits pharmaceutiques, et ce au mépris de toutes les interdictions. De ce point de vue également, le Führer donnait l'exemple – et les campagnes de conquête de l'armée elle-même furent alimentées par des quantités vertigineuses de méthamphétamine, un produit stimulant plus connu aujourd'hui sous le nom de «crystal meth». Les responsables de l'Holocauste font preuve, dans leur rapport aux drogues, d'une hypocrisie dont la révélation éclaire leurs actes d'un nouveau jour. Un masque tombe, dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

### Dangers encourus à la lecture

Attention cependant à ne pas être tenté d'accorder plus d'importance qu'elle n'en mérite à une relecture de cette époque à travers le prisme des drogues et à ne pas construire une nouvelle légende historique. Il faut ainsi toujours garder à l'esprit qu'écrire l'histoire ne relève jamais uniquement de la science, mais fait aussi intervenir une part de fiction. Un ouvrage purement factuel ne peut être envisagé dans cette discipline, car ordonner les faits c'est déjà les romancer – ou, du moins, les soumettre à des grilles d'interprétation résultant d'influences culturelles extérieures. En prenant conscience que l'historiographie reste, dans le meilleur des cas, de la littérature, on minimise le risque de déception à la lecture. Ce qui est présenté ici est une perspective déformée et à l'écart des conventions ; et notre espoir est que certains aspects sortent plus clairement révélés de cette déformation. Il ne s'agit pas d'écrire une énième fois l'histoire allemande, ni de la récrire totalement, mais, dans le meilleur des cas, d'en retracer certains pans avec plus de précision.

## Nebenwirkungen

Dieses Präparat kann Nebenwirkungen verursachen, die aber nicht bei jedem auftreten müssen. Häufig bis sehr häufig: Erschütterungen von Weltbildern, dadurch Irritationen des Großhirns, manchmal verbunden mit Übelkeit oder Bauchschmerzen. Diese Beschwerden sind meist leichter Natur und klingen oft während der Lektüre wieder ab. Gelegentlich: Überempfindlichkeitsreaktionen. Sehr selten: Schwere, anhaltende Störungen der Wahrnehmung. Als Gegenmaßnahme muss die Lektüre in jedem Fall bis zum Ende durchgeführt werden, um das Genesungsziel der angst- und krampflösenden Wirkung zu erreichen.

## Wie ist dieses Buch aufzubewahren?

Für Kinder unzugänglich. Das Verfallsdatum bestimmt sich nach dem aktuellen Forschungsstand.

## Effets secondaires

Cette préparation peut engendrer des effets secondaires, qui n'apparaissent cependant pas chez tous les patients. Souvent, voire très souvent : une vision du monde ébranlée, de laquelle résulte une confusion du cerveau, parfois accompagnée de nausées et de maux de ventre. Ces douleurs sont la plupart du temps de nature légère et s'estompent souvent déjà en cours de lecture. Occasionnellement : des réactions d'hypersensibilité. Très rarement : des troubles graves et persistants de la perception. La lecture doit, dans tous les cas, être menée à son terme, afin de contrer ces symptômes et de bénéficier des effets anxiolytiques et antispasmodiques qui marquent la fin du processus de guérison.

## Comment conserver ce livre ?

Tenir hors de portée des enfants. La date de validité du contenu est à déterminer en fonction de l'état d'avancement de la recherche.

## Teil I : Volksdroge Methamphetamin (1933-1938)

Der Nationalsozialismus war toxisch, im wahrsten Sinne des Wortes. Er hat der Welt ein chemisches Erbe bereitet, das uns heute noch betrifft: ein Gift, das nicht mehr so schnell verschwinden wird. Obwohl sich die Nazis als Saubermänner gaben, mit propagandistischen Pomp und drakonischen Strafen eine ideologisch unterfütterte strikte Antidrogenpolitik umsetzten, wurde unter Hitler eine besonders potente, besonders süchtig machende, besonders perfide Substanz zum populären Produkt. Ganz legal machte dieser Stoff als Pille unter dem Markennamen *Pervitin* in den Dreißigerjahren überall im Deutschen Reich und später auch in den besetzten Ländern Europas Karriere und wurde zur akzeptierten, in jeder Apotheke erhältlichen „Volksdroge“, die erst 1939 unter Rezeptpflicht gestellt und 1941 schließlich den Bestimmungen des Reichsopiumgesetzes unterworfen wurde.

Sein Inhaltsstoff, das Methamphetamin, ist heute weltweit illegal beziehungsweise streng reglementiert, gilt aber mit annähernd einhundert Millionen Konsumenten als eines der beliebtesten Gifte der Gegenwart, Tendenz steigend. Es wird in versteckten Labors vielfach von chemischen Laien meist verunreinigt hergestellt und von den Medien als „Crystal Meth“ bezeichnet. Die kristalline Form der sogenannten Horrordroge erfreut sich – in häufig hohen Dosierungen bei meist nasaler Aufnahme – ungeahnter Popularität, gerade auch in Deutschland, wo es immer mehr Erstkonsumenten gibt. Das Aufputschmittel mit dem gefährlich starken Kick findet Verwendung als Partydroge, zur Leistungssteigerung am Arbeitsplatz, in den Büros und Parlamenten, an den Universitäten. Es vertreibt Schlaf und Hunger, verspricht Euphorie, doch ist es, zumal in seiner heutigen Darreichungsform\*, eine gesundheitsschädliche, den Menschen potenziell zerstörende Droge, die rasch süchtig machen kann. Kaum jemand kennt ihren Aufstieg im Dritten Reich.

---

\* Methamphetamin ist als psychoaktives Molekül in seiner Reinform weniger gesundheitsschädlich als die in Schwarzlabors oft laienhaft hergestellten Crystal-Meth-Chargen, denen Gifte wie Benzin, Batteriesäure oder Frostschutzmittel zugesetzt werden.



## 1<sup>re</sup> Partie : La méthamphétamine, drogue nationale (1933-1938)

Le national-socialisme fut toxique, au sens propre du terme. Il a transmis au monde un héritage chimique qui nous affecte encore aujourd'hui : un poison qui n'est pas près de disparaître. Bien que les nazis se soient fait passer pour des modèles de vertu, et qu'ils aient mis en place une politique antidrogue stricte doublée d'une couche idéologique, servie par une propagande fastueuse et assortie de peines draconiennes, ce fut bien sous Hitler qu'une substance particulièrement puissante, particulièrement addictive et particulièrement perfide devint un produit extrêmement populaire. Vendue sous forme de pilules de la marque Pervitin, c'est le plus légalement du monde qu'elle connut un succès fulgurant, d'abord dans tout le Reich allemand, dans les années 1930, et par la suite également dans les pays d'Europe occupés par la Wehrmacht. Elle devint ainsi la « drogue nationale », parfaitement tolérée et en vente libre dans toutes les pharmacies, avant d'être soumise à une obligation de prescription en 1939 et finalement aux dispositions de la loi du Reich sur l'opium (*Reichsopiumgesetz*) en 1941.

Sa substance active, la méthamphétamine, est aujourd'hui illégale dans le monde entier ou bien très fortement réglementée. Avec près de cent millions de consommateurs, elle est pourtant l'une des drogues de prédilection de notre époque – et la tendance est à la hausse. Elle est bien souvent fabriquée par des chimistes improvisés dans des laboratoires clandestins, d'une pureté la plupart du temps discutable et désignée sous le nom de « crystal meth » dans les médias. Sous sa forme cristalline, celle qu'on appelle la drogue de l'horreur jouit d'une popularité insoupçonnée – à des doses souvent élevées et en prise nasale – y compris en Allemagne, où le nombre de consommateurs débutants est en constante augmentation. Ce stupéfiant au rush dangereusement puissant trouve son application en tant que drogue festive ou pour l'augmentation des performances au travail, au bureau comme au parlement ou à l'université. Il chasse le sommeil et la faim tout en promettant l'euphorie. Pourtant, dans sa présentation actuelle<sup>#</sup>, c'est une drogue dangereuse pour la santé, capable de détruire un être humain, et qui rend très rapidement dépendant. Malgré son succès, peu sont ceux qui connaissent les circonstances de son ascension sous le Troisième Reich.

---

<sup>#</sup> Lorsqu'elle est pure, la molécule psychoactive de méthamphétamine est moins nocive que les charges de crystal meth produites, le plus souvent en amateur, dans les laboratoires clandestins. Ces dernières sont coupées avec des produits toxiques tels que l'essence, l'acide de batterie et l'antigel.

## Breaking Bad: Die Drogenküche der Reichshauptstadt

Spurensuche im 21. Jahrhundert. Unter einem wie leer gefegten Sommerhimmel, der sich von Industrieanlagen zu geklont wirkenden Neubauhäuserreihen zieht, fahre ich mit der S-Bahn in Richtung Südosten, an den Rand von Berlin. Um die Überreste der Temmler-Werke aufzusuchen, den einstmaligen Hersteller des Pervitin, muss ich in Adlershof aussteigen, das sich heutzutage „Deutschlands modernster Technologiepark“ nennt. Ich halte mich an diesem Campus abseits und schlage mich durch urbanes Niemandsland, an zerfallenen Fabrikgebäuden vorbei, durchquere eine Ödnis aus bröckelndem Backstein und rostigem Stahl.

Die Temmler-Werke siedelten sich 1933 hier an. Ein Jahr später, als Albert Mendel, jüdischer Miteigentümer der Chemischen Fabrik Tempelhof, enteignet wurde, übernahm Temmler dessen Anteil und expandierte rasch. Es waren gute Zeiten für die deutsche chemische Industrie, zumindest, wenn sie rein arisch war, und ganz besonders boomte die pharmazeutische Entwicklung. Unermüdlich wurde nach neuen bahnbrechenden Stoffen geforscht, die dem modernen Menschen Linderung seiner Schmerzen und Ablenkung von seinen Sorgen verschaffen sollten. Viel probierte man aus in den Labors und stellte pharmakologische Weichen, die unsere Wege bis heute prägen.

Mittlerweile ist die ehemalige Arzneimittelfabrik Temmler in Berlin-Johannisthal eine Ruine. Nichts erinnert an die prosperierende Vergangenheit, als hier Millionen von Pervitinpillen pro Woche gepresst wurden. Das Firmengelände ist unbenutzt, eine tote Liegenschaft. Ich überquere einen verödeten Parkplatz, muss durch ein wild gewuchertes Wäldchen hindurch und über eine Mauer hinweg, auf der noch immer Glasscherben zur Abwehr von Eindringlingen kleben. Zwischen Farnen und Schösslingen steht das alte, aus Holz errichtete „Hexenhäuschen“ von Gründer Theodor Temmler, die einstige Keimzelle der Firma. Hinter dichtem Erlengesträuch ragt ein Backsteinbau auf, ebenfalls komplett verlassen. Ein Fenster ist so zerbrochen, dass ich hindurchsteigen kann. Im Innern geht es einen langen, dunklen Gang entlang. Muff und Moder dringen aus Wänden und Decken. Am Ende eine Tür, die halb offen steht. Ihr hellgrüner Anstrich platzt überall ab. Dahinter scheint von rechts Tageslicht durch zwei bleigefasste zerborstene Industriefenster herein. Draußen ist alles überwuchert – hier drinnen Leere. Ein altes Vogelnest liegt in der Ecke. Bis zur hohen Decke mit ihren kreisrunden Abzugslöchern sind weiße, teils abgeschlagene Kacheln gezogen.

## Breaking Bad ou la cuisine à amphétamine du Reich

Un jeu de pistes au XXI<sup>e</sup> siècle. C'est sous un ciel d'été comme balayé de tout nuage et étiré au-dessus d'une zone industrielle et de rangées d'immeubles neufs clonés que je prends le S-Bahn en direction des abords du sud-est de Berlin. Pour partir à la recherche des vestiges des anciennes usines Temmler, où était fabriquée la Pervitin, je dois descendre à Adlershof, quartier qui se vante aujourd'hui d'être le « parc technologique le plus moderne d'Allemagne ». Je me retrouve un peu à l'écart de ce campus, puis marche à travers un no man's land urbain, longe une friche industrielle, et traverse un désert jonché de briques et d'acier rouillé.

Les usines Temmler s'implantèrent ici en 1933. Un an plus tard, alors qu'Albert Mendel, l'un des propriétaires de la « Chemische Fabrik Tempelhof » (Usine Chimique de Tempelhof) était dépossédé de son entreprise à cause de ses origines juives, Temmler reprit ses parts et procéda à une expansion rapide. La période était excellente pour l'industrie chimique allemande, du moins lorsqu'elle était 100% aryenne ; l'innovation pharmaceutique, en particulier, était en plein boom. On travaillait inlassablement à la mise au point de nouvelles substances révolutionnaires, qui permettraient à l'homme moderne de soulager ses douleurs et d'échapper à ses soucis. Les laboratoires procédèrent à de nombreux essais et des jalons furent posés, qui marquent encore aujourd'hui nos façons de faire dans le domaine pharmaceutique.

L'ancienne fabrique de médicaments Temmler de Berlin-Johannisthal est depuis tombée en ruine. Plus rien ne rappelle sa prospérité passée, quand des millions de pilules de Pervitin sortaient chaque semaine de ses presses. Le site de l'entreprise est inutilisé, à l'état d'épave immobilière. Après avoir traversé un parking désert, je dois me frayer un chemin dans un bosquet laissé à l'abandon et franchir un mur encore surmonté d'éclats de verre destinés à repousser les intrus. Au milieu des pousses d'arbres sauvages, se trouve la « maison de sorcière », la vieille maison en bois du fondateur, Theodor Temmler, embryon à partir duquel l'entreprise s'est développée. Derrière un épais bouquet de jeunes aulnes se dresse un bâtiment en brique, délabré lui aussi. L'une des fenêtres brisées me permet de me glisser à l'intérieur ; là, je débouche dans un long et sombre couloir. Le plafond et les murs transpirent la pourriture et le renfermé. Au fond de ce couloir, une porte entrouverte ; la peinture vert clair s'écaille sur toute sa surface. La lumière du jour entre à droite par deux hautes fenêtres serties de plomb, aujourd'hui explosées. À l'extérieur, la nature prolifère avec exubérance ; ici, tout est vide. Il y a un vieux nid d'oiseau dans un coin, par terre. Les murs sont couverts jusqu'au plafond – percé de bouches d'aération tracées au compas – d'un carrelage blanc, cassé par endroits.

Dies ist das ehemalige Labor von Dr. Fritz Hauschild, von 1937 bis 1941 Chef der Pharmakologie bei Temmler, der auf der Suche nach einer neuen Art von Arznei war, einem „leistungssteigernden Mittel“. Dies ist die frühere Drogenküche des Dritten Reichs. Hier köchelten die Chemiker mit Porzellantieglern, Kondensatoren mit durchlaufenden Röhren und Glaskühlern ihren lupenreinen Stoff. Hier klapperten die Deckel der bauchigen Siedekolben und entließen mit zischendem Geräusch gelbroten heißen Dampf, während Emulsionen knackten und weiß behandschuhte Finger am Perkulator Einstellungen vornahmen. Methamphetamin entstand – und zwar in einer Qualität, die selbst der fiktionale Drogenkoch Walter White in der US-amerikanischen TV-Serie *Breaking Bad*, die Crystal Meth zum Symbol unserer Zeit stilisiert hat, in seinen besten Stunden nicht erreicht.

Wörtlich übersetzt bedeutet *breaking bad* so viel wie *plötzlich sein Verhalten ändern und etwas Schlechtes tun*. Vielleicht auch keine falsche Überschrift für die Jahre 1933 bis 1945.

### Vorspiel im 19. Jahrhundert: Die Urdroge

„Freiwillige Abhängigkeit ist der schönste Zustand.“ – Johann Wolfgang von Goethe

Um die historische Relevanz dieser und anderer Drogen für die Geschehnisse im NS-Staat verstehen zu können, müssen wir zurückgehen. Die Entwicklungsgeschichte der modernen Gesellschaften ist an die Entstehungs- und Verteilungsgeschichte der Rauschmittel ebenso gekoppelt wie die Ökonomie an den Fortschritt der Technik. Ein Anfangspunkt: Im Jahre 1805 schrieb Goethe im klassizistischen Weimar seinen *Faust* und brachte mit dichterischen Mitteln eine seiner Thesen auf den Punkt, nach der die Genese des Menschen selbst drogeninduziert ist: Ich verändere mein Gehirn, also bin ich. Zur gleichen Zeit unternahm im weniger glamourösen westfälischen Paderborn der Apothekergehilfe Friedrich Wilhelm Sertürner Versuche mit dem Schlafmohn, dessen verdickter Saft, das Opium, die Schmerzen betäubt wie kein anderer Stoff. Goethe wollte auf poetisch-dramatischem Wege erkunden, was die Welt im Innersten zusammenhält – Sertürner hingegen ein handfestes jahrtausendealtes Problem lösen, das die Spezies mindestens ebenso tangierte.

Voici donc l'ancien laboratoire du Dr Fritz Hauschild, directeur du service de pharmacologie de Temmler de 1937 à 1941, l'homme qui se mit en quête d'un médicament d'un genre nouveau ; un « produit stimulant ». Voici l'ex cuisine à drogue du Troisième Reich. C'est ici que, de leurs creusets de porcelaine aux tubes et aux réfrigérants de leurs condensateurs, les chimistes concoctèrent leur produit d'une pureté irréprochable. Ici que mijotèrent leurs préparations dans des ballons dont les couvercles claquaient et laissaient échapper en chuintant des vapeurs brûlantes d'un rouge orangé, tandis que des mains gantées de blanc procédaient aux réglages du percolateur. La méthamphétamine se forma ; un produit d'une qualité que même Walter White, le professeur de chimie devenu fabricant de drogue dans la série TV américaine *Breaking Bad* – qui a fait de la crystal meth le symbole de notre époque – ne peut atteindre au mieux de sa forme.

Littéralement, « *breaking bad* » signifie à peu près « changer soudainement de comportement et faire quelque chose de mal ». Un titre qui siérait assez bien aux années 1933 à 1945.

### XIX<sup>e</sup> siècle : aux origines de la drogue moderne

« Une dépendance volontaire est le plus beau des états. » – Johann Wolfgang von Goethe

Afin de comprendre l'importance historique de cette drogue et des autres dans les événements survenus au sein de l'État national-socialiste, il faut remonter en arrière. L'histoire du développement des sociétés modernes est liée à celle de la création et de la distribution des stupéfiants de la même manière que l'économie l'est au progrès technique. Notre point de départ : 1805. Dans la Weimar du classicisme, Goethe écrivit son célèbre Faust, et énonça de façon claire, à l'aide de moyens poétiques, une de ses théories selon laquelle la genèse de l'être humain elle-même est le produit des drogues : je modifie mon cerveau donc je suis. Au même moment, dans la ville moins sexy de Paderborn, en Westphalie, l'assistant pharmacien Friedrich Wilhelm Sertürner mène ses expériences sur le pavot somnifère, dont la sève épaisse n'a pas son pareil pour calmer la douleur. Goethe voulait sonder, par le biais du théâtre et de la poésie, le fondement de la cohésion du monde ; Sertürner, quant à lui, souhaitait résoudre un problème millénaire beaucoup plus concret mais qui affectait tout autant notre espèce.

Die konkrete Herausforderung für den einundzwanzig Jahre jungen, genialischen Chemiker: Je nach Wuchsbedingungen ist der Wirkstoff in der Mohnpflanze in sehr unterschiedlicher Konzentration vorhanden. Mal lindert ihr bitterer Saft die Pein nicht stark genug, mal kommt es zu ungewollter Überdosierung und Vergiftung. Ganz auf sich gestellt, ebenso wie der das opiumhaltige Laudanum konsumierende Goethe in seiner Dichterstube, machte Sertürner eine sensationelle Entdeckung: Es gelang ihm, das Morphin zu isolieren, jenes entscheidende Alkaloid des Opiums, eine Art pharmakologischen Mephisto, der Schmerz zu Wohlgefallen verzaubert. Es war ein Wendepunkt in der Geschichte nicht nur der Pharmazie, sondern eines der wichtigsten Ereignisse des beginnenden 19. Jahrhunderts, der Menschheitsgeschichte überhaupt. Der Schmerz, dieser unheimliche Begleiter, konnte nun präzise dosiert besänftigt, ja beseitigt werden. Apotheken überall in Europa, in denen bislang die Pharmazeuten nach bestem Wissen und Gewissen ihre Pillen aus den Zutaten des eigenen Gewürzgärtleins oder den Lieferungen des Kräuterweibleins gedreht hatten, entwickelten sich binnen weniger Jahre zu veritablen Manufakturen, in denen sich pharmakologische Standards etablierten.\* Im Morphin steckte nicht nur Linderung vor allem Unbill des Lebens, sondern auch das große Geschäft. In Darmstadt tat sich der Besitzer der Engel-Apotheke, Emanuel Merck, als Pionier dieser Entwicklung hervor und postulierte 1827 als Unternehmensphilosophie, Alkaloide und andere Arzneistoffe in stets gleicher Qualität liefern zu wollen. Es war die Geburtsstunde nicht nur der noch heute prosperierenden Firma Merck, sondern der deutschen pharmazeutischen Industrie überhaupt. Als um 1850 die Injektionsspritze erfunden wurde, konnte den Siegeszug des Morphins nichts mehr aufhalten. Massenhaft verwendete man den Schmerzmittel im amerikanischen Bürgerkrieg 1861–65 ebenso wie im deutsch-französischen Krieg 1870/71. Dort ging bald gewohnheitsmäßig die Morphin-Fixe um. Ihr Einfluss war entscheidend, im Guten wie im Schlechten. Zwar konnte die Pein selbst Schwerverletzter gebändigt werden – doch das machte Kriege im noch größeren Stil erst möglich: Die Kämpfer, früher durch eine Verwundung meist langfristig untauglich gemacht, wurden nun rascher wieder aufgepäppelt und nach Möglichkeit erneut in die vordersten Reihen befördert.

---

\* Vorläufer dieser Betriebe waren die christlichen Klöster, die bereits im Mittelalter Arzneimittel im Großbetrieb herstellten und über ihre Einzugsbereiche hinaus exportierten. Auch in Venedig (wo 1647 das erste Kaffeehaus Europas eröffnete) hatte es seit dem 14. Jahrhundert eine Produktion chemischer und pharmazeutischer Präparate gegeben.

Le défi matériel qui se présentait au génial chimiste de vingt-et-un ans était le suivant : le plant de pavot somnifère délivre son principe actif en concentrations très variées selon les conditions dans lesquelles il pousse. Tantôt sa sève amère ne soulage pas suffisamment la douleur, tantôt elle conduit à des surdosages et des empoisonnements involontaires. Totalement livré à lui-même, tout comme notre Goethe consommateur de laudanum – qui contient de l’opium – penché sur son pupitre, Sertürner fit une découverte sensationnelle : il parvint à isoler la morphine, l’alcaloïde déterminant dans la composition de l’opium ; une sorte de Méphistophélès pharmacologique qui transforme comme par magie la douleur en bonheur. Ce fut non seulement un véritable tournant dans l’histoire de la pharmacie, mais également un des événements majeurs du début du XIX<sup>e</sup> siècle, et même de toute l’histoire de l’humanité. La douleur, cet effroyable compagnon de route, pouvait maintenant être calmée, suivant des dosages précis, et même éradiquée. Les pharmaciens, quant à eux, avaient jusqu’alors préparé leurs pilules en leur âme et conscience à partir des plantes qu’ils cultivaient dans leur jardin ou qu’ils achetaient à des vendeuses ambulantes. Mais voilà que, dans toute l’Europe, des pharmacies se transformèrent, en l’espace de quelques années, en de véritables manufactures, au sein desquelles des normes pharmacologiques furent établies<sup>#</sup>. La morphine n’était donc pas seulement une promesse de soulagement pour tous les maux de l’existence, c’était aussi celle d’un commerce juteux.

À Darmstadt, le propriétaire de la Pharmacie de l’Ange (*Engel-Apotheke*), Emanuel Merck devint l’un des grands pionniers de cette nouvelle tendance et érigea en philosophie d’entreprise, en 1827, l’exigence de toujours fournir des alcaloïdes et autres médicaments de qualité constante. Ainsi était née non seulement l’entreprise Merck, qui prospère encore aujourd’hui, mais l’industrie pharmaceutique allemande tout entière. Avec la mise au point de la seringue hypodermique, vers 1850, rien ne pouvait plus empêcher le triomphe de la morphine. L’antidouleur fut ainsi utilisé massivement aussi bien pendant la guerre de Sécession américaine entre 1861 et 1865 que pendant la guerre franco-allemande de 1870. C’est là que se répandit l’habitude du shoot de morphine. Son influence fut décisive, en bien comme en mal. Certes, il était maintenant possible de dompter la douleur, même chez les blessés graves, mais ce fut exactement ce qui permit de faire la guerre à encore plus grande échelle. Les soldats blessés, qui auparavant restaient souvent longtemps inaptes au combat, pouvaient maintenant être retapés beaucoup plus vite et, dans la mesure du possible, réexpédiés en toute première ligne.

---

<sup>#</sup> Les précurseurs de ce commerce furent les monastères chrétiens, qui, dès le Moyen-Âge, fabriquaient des remèdes en quantités industrielles et les exportèrent par-delà les frontières de leur zone d’influence. À Venise (où le premier café d’Europe ouvrit ses portes en 1647), il existait même une production de préparations chimiques et pharmaceutiques depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.

Mit dem Morphin, auch Morphinum genannt, erreichte die Entwicklung der Schmerzbekämpfung und Betäubung einen entscheidenden Höhepunkt. Das betraf gleichermaßen die Armee wie die zivile Gesellschaft. Vom Arbeiter bis zum Adligen setzte das vermeintliche Allheilmittel sich durch, überall auf der Welt, von Europa über Asien bis Amerika. In den *drugstores* zwischen Ost- und Westküste der USA wurden zu dieser Zeit vor allem zwei Wirkstoffe rezeptfrei angeboten: Morphinhaltige Säfte stellten ruhig, während kokainhaltige Mischgetränke (wie in den Anfängen der Mariani-Wein, ein Bordeaux mit Coca-Extrakt, oder auch die Coca-Cola<sup>\*</sup>) gegen Stimmungsleiden und als hedonistische Euphorika sowie zur Lokalanästhesie Verwendung fanden. Doch das war erst der Anfang. Rasch wollte die entstehende Industrie diversifizieren; neue Produkte mussten her. Am 10. August 1897 mischte Felix Hoffmann, ein Chemiker der Firma Bayer, aus einem Wirkstoff der Weidenrinde die Acetylsalicylsäure zusammen, die als Aspirin in den Handel kam und den Globus eroberte. Elf Tage später erfand derselbe Mann eine weitere Substanz, die ebenfalls weltberühmt werden sollte: Diacetylmorphin, ein Derivat des Morphins – die erste Designerdroge überhaupt. Unter dem Markennamen Heroin kam sie auf den Markt und trat ihren Siegeszug an. „Heroin ist ein schönes Geschäft“, verkündeten die Direktoren von Bayer stolz und vermarkteten das Mittel gegen Kopfschmerzen, Unwohlsein und sogar als Hustensaft für Kinder. Selbst Säuglingen könne es bei Darmkoliken oder Schlafproblemen gegeben werden.

Das Geschäft brummte nicht nur bei Bayer. Gleich mehrere moderne Pharmaziestandorte entwickelten sich im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts entlang des Rheins. Strukturell standen die Sterne günstig: Zwar gab es aufgrund der Kleinstaaterei im Deutschen Kaiserreich nur begrenzt Bankkapital und Risikobereitschaft für Großinvestitionen, doch genau das brauchte die chemische Industrie gar nicht, da sie im Vergleich zur traditionellen Schwerindustrie verhältnismäßig wenige Gerätschaften und Rohstoffe benötigte. Auch geringe Einsätze versprachen hohe Gewinnmargen. Es zählten vor allem Intuition und Sachverstand der Entwickler, und Deutschland, reich an Humankapital, konnte auf ein schier unerschöpfliches Potenzial an exzellent ausgebildeten Chemikern und Ingenieuren zurückgreifen, das sich aus dem damals noch besten Bildungssystem der Welt speiste. Das Netz aus Universitäten und technischen Hochschulen galt als vorbildlich: Wissenschaft und Wirtschaft arbeiteten Hand in Hand. Es wurde auf Hochtouren geforscht, eine Vielzahl an Patenten entwickelt. Deutschland wurde, gerade was die chemische Industrie anging, noch vor der Jahrhundertwende zur „Werkstatt der Welt“ – und „Made in Germany“ zum Gütesiegel, auch was Drogen betraf.

---

\* Der amerikanische Apotheker Pemberton kombinierte um 1885 herum Kokain mit Koffein zu einem als Erfrischungs- wie bald auch Allheilmittel angebotenen Getränk namens Coca-Cola. Bis 1903 enthielt die Ur-Coke pro Liter angeblich bis zu 250 Milligramm Kokain.



Avec la morphine, que Sertürner appelait aussi « *Morphium* », l'anesthésie et la lutte contre la douleur atteignirent un palier décisif dans leur évolution. La société civile en fut tout aussi affectée que l'armée. De l'ouvrier à l'aristocrate, tous furent conquis par cette panacée présumée, partout dans le monde, de l'Europe à l'Amérique en passant par l'Asie. À cette époque, tous les *drugstores* de la côte est à la côte ouest des États-Unis proposaient principalement deux types de substances en vente libre : des sirops contenant de la morphine, pour se calmer, d'un côté ; de l'autre, des boissons à base de cocaïne (comme, dans les premiers temps, le vin Mariani, un bordeaux agrémenté d'extraits de coca, ou encore le Coca-Cola<sup>#</sup> employées contre les troubles de l'humeur ou, de façon plus hédoniste, comme euphorisant, mais également comme anesthésique local. Et ce n'était pourtant qu'un début. Cette industrie naissante chercha très tôt à se diversifier ; de nouveaux produits devaient absolument voir le jour. Le 10 août 1897, Felix Hoffmann, un chimiste de l'entreprise Bayer, synthétisa l'acide acétylsalicylique à partir d'un principe actif de l'écorce de saule ; molécule qui fut commercialisée sous la marque Aspirine et finit par conquérir la planète. Onze jours plus tard, le même Felix Hoffmann découvrit une autre substance qui devait également connaître un succès mondial : la diacétylmorphine, un dérivé de la morphine ; la toute première drogue de synthèse. C'est sous le nom commercial d'héroïne qu'elle fit son entrée sur le marché avec la réussite que l'on connaît. « L'héroïne est un beau commerce », proclamèrent les directeurs de Bayer avec fierté, avant de la vendre comme médicament contre les maux de tête et autres douleurs, et même en sirop contre la toux pour les enfants. Selon Bayer, elle pouvait aussi être donnée aux nourrissons en cas de coliques ou de problèmes de sommeil.

Bayer n'était d'ailleurs pas la seule pour qui les affaires marchaient bien. Plusieurs autres sites pharmaceutiques modernes sortirent de terre le long du Rhin dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur le plan structurel, les astres leur étaient favorables : certes, la petite taille des États qui composaient l'Allemagne limitait le capital bancaire et la volonté de prendre des risques sur de gros investissements ; cependant l'industrie chimique n'en avait justement aucun besoin, car, contrairement aux industries lourdes traditionnelles, elle nécessitait relativement peu d'équipements et de matières premières. Toute mise de fonds, si modeste fût-elle, était la promesse de dégager de fortes marges. L'entreprise reposait sur l'intuition et la compétence du concepteur du produit ; et l'Allemagne, riche de son capital humain, pouvait puiser dans un vivier quasi intarissable de chimistes et d'ingénieurs hautement qualifiés, alimenté par ce qui était encore le meilleur système éducatif au monde. Le réseau allemand d'universités et d'écoles d'ingénieurs faisait figure de modèle : l'économie et la science travaillaient main dans la main. Les laboratoires de recherche étaient lancés dans une course effrénée aux brevets. Avant même l'arrivée du nouveau siècle, l'Allemagne devint « l'atelier du monde », notamment dans le domaine de l'industrie chimique ; et le « *Made in Germany* » un label de qualité, pour la drogue comme pour le reste.

---

<sup>#</sup> Vers 1885, le pharmacien américain Pemberton combina la cocaïne à la caféine pour obtenir une boisson, appelée Coca-Cola, proposée d'abord comme rafraîchissement, puis également comme remède universel. Ce Coca originel aurait contenu, avant 1903, jusqu'à 250 mg de cocaïne par litre.

## Deutschland, Land der Drogen

Das änderte sich nach dem Ersten Weltkrieg erst mal nicht. Konnten sich Frankreich und England natürliche Stimulanzien wie Kaffee, Tee, Vanille, Pfeffer und andere Naturheilmittel aus ihren Kolonien in Übersee beschaffen, mussten in Deutschland, das durch die Versailler Verträge seine (zumal vergleichsweise spärlichen) exterritorialen Besitztümer verlor, andere Wege gefunden, sprich künstlich produziert werden. Denn Anregungsmittel brauchte das Land: Das Kriegsdebakel hatte tiefe Wunden gerissen, mannigfaltige Schmerzen verursacht, körperliche wie psychische. In den Zwanzigerjahren gewannen Drogen für die niedergedrückte Bevölkerung zwischen Ostsee und Alpen kontinuierlich an Bedeutung. Und das Know-how für deren Produktion war vorhanden.

Die Weichen für eine moderne pharmazeutische Industrie waren also gestellt, und viele chemische Substanzen, die wir heute kennen, wurden in einer kurzen Zeitspanne entwickelt und zur Patentreife gebracht. Deutsche Firmen bauten sich die führende Position am Weltmarkt auf. Nicht nur produzierten sie die meisten Arzneien, auch lieferten sie den Löwenanteil der chemischen Grundstoffe für deren Herstellung überall auf der Welt. Eine New Economy entstand, ein Chemical Valley zwischen Oberursel und dem Odenwald. Zuvor unbekannte Klitschen prosperierten über Nacht, wurden zu einflussreichen Firmen. 1925 schlossen sich die großen Chemiefabriken zur IG Farben zusammen, aus dem Stand einem der mächtigsten Konzerne weltweit, mit Sitz in Frankfurt am Main. Vor allem Opiate waren noch immer deutsche Spezialität. 1926 stand das Land an der Spitze der Morphin produzierenden Staaten und war Exportweltmeister, was Heroin anging: 98 Prozent der Produktion gingen ins Ausland. Von 1925 bis 1930 wurden 91 Tonnen Morphin hergestellt, 40 Prozent der Weltproduktion. Nur unter Vorbehalt und dem Druck der Versailler Verträge unterzeichnete Deutschland 1925 das internationale Opiumabkommen des Völkerbundes, das den Verkehr regulierte. Erst 1929 kam es in Berlin zur Ratifikation. Die deutsche Alkaloidindustrie veredelte 1928 noch knapp 200 Tonnen Opium.

## En Allemagne, on n'a pas de colonies, mais on a des idées

La Première Guerre mondiale n'y changea rien. Là où la France et l'Angleterre pouvaient se procurer dans leurs colonies des stimulants et remèdes naturels tels que le café, le thé, la vanille ou le poivre, l'Allemagne, qui, en vertu du Traité de Versailles, avait perdu ses possessions à l'outre-mer, pourtant maigres, dut trouver des alternatives, c'est-à-dire fabriquer des ersatz. Car le pays avait grand besoin de stimulants : la débâcle de la fin de la guerre avait creusé des plaies profondes, infligé maintes douleurs, aussi bien physiques que psychiques. Au cours des années 1920, les drogues ne cessèrent de trouver de nouveaux adeptes parmi cette population qui traînait ses langueurs des Alpes à la Baltique. Et on disposait sur place du savoir-faire nécessaire à leur production.

Les bases d'une industrie pharmaceutique moderne étaient donc jetées et celle-ci développa, testa et breveta, en un cours laps de temps, beaucoup des substances chimiques que nous connaissons aujourd'hui. Ce furent des entreprises allemandes qui prirent la tête du marché mondial, ne se contentant pas de produire la majeure partie des médicaments, mais se taillant également la part du lion dans l'approvisionnement en molécules de base dont le reste du monde avait besoin pour leur fabrication. Une sorte de nouvelle économie se mit en place, assortie de sa « *Chemical Valley* » nichée entre Francfort et Heidelberg. D'obscures petites boîtes se changeaient, du jour au lendemain, en véritables mines d'or à l'influence considérable. En 1925, les grands noms de la chimie allemande fusionnèrent pour former IG Farben, un groupe dont le siège était situé à Francfort et qui s'imposa dès sa création comme l'un des plus puissants au monde. C'étaient surtout les opiacées qui restaient la spécialité des Allemands. En 1926, le pays était leader de la production de morphine et champion du monde des exportations d'héroïne : 98% de la production partaient à l'étranger. Entre 1925 et 1930, l'Allemagne fabriqua 91 tonnes de morphine, soit 40% du volume mondial. Ce ne fut que sous la pression du Traité de Versailles et sous certaines réserves que l'Allemagne signa, en 1925, la Convention internationale de l'opium de la Société des Nations, qui en régula la circulation. La ratification n'intervint à Berlin qu'en 1929. L'industrie allemande des alcaloïdes produisit d'ailleurs encore 200 tonnes d'opium raffiné en 1928.

Auch in einer anderen Stoffklasse führten die Deutschen: Die Firmen Merck, Boehringer und Knoll beherrschten 80 Prozent des Weltmarktes für Kokain. Vor allem Mercks Kokain aus Darmstadt galt auf dem gesamten Globus als Spitzenerzeugnis, sodass Produktpiraten in China die Etiketten millionenfach nachdruckten. Für Rohkokain fungierte Hamburg als europäischer Hauptumschlagplatz: Jedes Jahr wurden Tausende von Kilogramm legal über den Hafen importiert. So verbrachte zum Beispiel Peru seine gesamte Jahresproduktion an Rohkokain, jeweils über fünf Tonnen, beinahe ausschließlich nach Deutschland zur Weiterverarbeitung. Die einflussreiche Interessenvertretung „Fachgruppe Opium und Kokain“, in der sich die deutschen Drogenhersteller zusammengeschlossen hatten, arbeitete unermüdlich an einer engen Verflechtung zwischen Regierung und chemischer Industrie. Zwei Kartelle, je aus einer Handvoll Firmen bestehend, teilten laut Kartellvertrag den lukrativen Markt des „gesamten Erdkreises“ unter sich auf: die sogenannte Kokainkonvention und die Opiatekonvention. Als geschäftsführend fungierte in beiden Fällen Merck. Die junge Republik badete in bewusstseinsverändernden und rauscherzeugenden Substanzen, lieferte Heroin oder Kokain in alle vier Himmelsrichtungen und stieg zum globalen Dealer auf.

### Die chemischen Zwanziger

Diese wissenschaftliche und ökonomische Entwicklung fand ihre Entsprechung auch im Zeitgeist. Künstliche Paradiese waren in der Weimarer Republik en vogue. Lieber flüchtete man sich in Scheinwelten, als sich mit der häufig weniger rosigen Realität auseinanderzusetzen – ein Phänomen, das diese erste Demokratie auf deutschen Boden geradezu definierte, politisch wie kulturell. Man wollte die wahren Gründe für die Kriegsniederlage nicht einsehen, verdrängte die Mitverantwortung des kaiserlichdeutschen nationalen Establishments am Kriegsfiasko. Die böse Legende vom „Dolchstoß“ machte die Runde: Das deutsche Militär habe nur deshalb nicht gesiegt, weil es aus dem eigenen Land, nämlich von der Linken, sabotiert worden sei.

Les Allemands étaient également leaders dans une autre classe de produits : les entreprises Merck, Boehringer et Knoll contrôlaient 80% du marché mondial de la cocaïne. Celle des usines Merck de Darmstadt surtout était considérée comme un produit de premier choix, à tel point que les contrefacteurs chinois en reproduisaient les étiquettes par millions. Hambourg faisait office de plaque tournante de la cocaïne brute en Europe : des milliers de kilos étaient importés légalement chaque année via son port. Le Pérou, par exemple, acheminait ainsi la totalité de sa production de cocaïne brute, soit plus de cinq tonnes par an, quasi exclusivement en Allemagne, pour transformation. Le très influent groupe d'intérêt « *Fachgruppe Opium und Kokain* » (Commission spécialisée sur l'opium et la cocaïne), au sein duquel s'étaient regroupés les principaux fabricants de drogue allemands, travaillait sans relâche à un rapprochement toujours plus étroit entre gouvernement et industrie de la chimie. Deux cartels, lesdites « *Kokainkonvention* » (Convention de la Cocaïne) et « *Opiatekonvention* » (Convention des Opiacées), composés chacun d'une poignée d'entreprises, se partageaient, selon les termes de leur accord, le marché lucratif de « la planète entière ». Dans les deux cas, c'était Merck qui était aux commandes. La jeune république allemande nageait dans un bain de psychotropes et de stupéfiants, expédiait son héroïne et sa cocaïne aux quatre coins du globe, s'élevant ainsi au rang de dealer universel.

### Les années folles de la chimie

Cette évolution scientifique et économique trouvait son pendant dans l'esprit du temps ; les paradis artificiels étaient *en vogue*, dans la République de Weimar. On préférait s'enfuir dans des mondes illusoires plutôt que de se confronter à une réalité souvent moins rose ; un phénomène qui pourrait tenir lieu de définition à cette première république en terre allemande, tant sur le plan politique que sur le plan culturel. On ne voulait pas reconnaître les causes réelles de la défaite de 1918, on refoulait la possible responsabilité de l'élite nationaliste, fidèle à l'empereur, dans le fiasco de la guerre. La rumeur malfaisante du « coup de poignard dans le dos » se répandait comme une traînée de poudre : l'armée allemande n'aurait été vaincue qu'en raison d'un sabotage orchestré sur son propre sol, entendez par la gauche.

Diese Weltfluchttendenzen entluden sich häufig genug in blankem Hass wie im kulturellen Exzess. Nicht nur im Döblinschen „Alexanderplatz“-Roman galt Berlin als die Hure Babylon, mit der schäbigsten Unterwelt aller Städte, die ihr Heil in den schlimmsten Ausschweifungen suchte, die man sich nur vorzustellen vermochte, und dazu gehörten nun einmal die Rauschmittel. „Das Berliner Nachtleben, Junge-Junge, so was hat die Welt noch nicht gesehen! Früher mal hatten wir eine prima Armee; jetzt haben wir prima Perversitäten!“, schrieb der Schriftsteller Klaus Mann. Die Stadt an der Spree geriet zum Synonym für moralische Verwerflichkeit, und als die Währung aufgrund der massiven Ausweitung der Geldmenge zur Begleichung der Staatsschulden ins Bodenlose rutschte und im Herbst 1923 auf sage und schreibe 4,2 Billionen Mark zu einem US-Dollar fiel, schienen sämtliche moralischen Werte gleich mit zu verfallen.

Alles wirbelte in einem toxikologischen Tausendfüßler durcheinander. Die Ikone dieser Zeit, die Schauspielerinnen und Tänzerinnen Anita Berber, tauchte bereits zum Frühstück weiße Rosenblätter in einen Cocktail aus Chloroform und Äther, um sie abzulutschen: *wake and bake*. Filme über Kokain oder Morphin liefen in den Kinos, und an den Straßenecken gab es sämtliche Drogen rezeptfrei. Angeblich waren vierzig Prozent der Berliner Ärzte morphin-süchtig. In der Friedrichstadt betrieben chinesische Händler aus dem ehemaligen Pachtgebiet Kiautschou Opiumhöhlen. Illegale Nachtlokale eröffneten in den Hinterzimmern von Mitte. Schlepper verteilten Flugblätter am Anhalter Bahnhof, warben für illegale Partys und „Schönheitsabende“. Große Clubs wie das berühmte Haus Vaterland am Potsdamer Platz, das für seine ausschweifende Promiskuität berühmte Ballhaus Resi in der Blumenstraße oder kleinere Etablissements wie die Kakadu-Bar oder die Weiße Maus, an deren Eingang Masken verteilt wurden, um die Anonymität der Gäste zu garantieren, zogen die Amüsierwilligen in Scharen an. Aus den westlichen Nachbarländern und den USA setzte eine frühe Form des Amüsier- und Drogen-Tourismus ein – weil in Berlin alles so aufregend wie günstig war.

Weltkrieg verloren, alles erlaubt: Die Metropole mutierte zur Experimentierhauptstadt Europas. Plakate an Hauswänden warnten in greller expressionistischer Schrift: „*Berlin, halte ein, besinne dich, dein Tänzer ist der Tod!*“. Die Polizei kam nicht mehr hinterher; die Ordnung brach erst sporadisch, dann chronisch zusammen, und die Vergnügungskultur füllte das Vakuum, so gut sie konnte, wie ein populäres Lied aus jener Zeit illustriert:

Cette tendance à la fuite se concrétisait plus souvent qu'à son tour par des décharges de haine pure ou d'excès culturels. Le roman de Döblin *Berlin Alexanderplatz* n'est pas le seul endroit où la capitale allemande faisait figure de Babylone, la grande prostituée aux bas-fonds les plus sordides qu'aucune ville n'ait connus et qui cherche son salut dans les pires excès imaginables, parmi lesquels les produits stupéfiants. « La vie nocturne de Berlin, ah mes enfants, le monde n'a encore rien vu de pareil ! Autrefois, nous avons eu une jolie armée ; à présent, nous avons de jolies perversions ! », a écrit le romancier Klaus Mann dans son autobiographie. Berlin était devenue synonyme d'une moralité condamnable, et lorsque, suite à un accroissement de la masse monétaire destiné à faciliter le remboursement de la dette de l'État, le cours du mark s'effondra jusqu'à atteindre, à l'automne 1923, le taux record de 4,2 milliards de marks pour un dollar américain, il sembla qu'on assistait par la même occasion à la faillite des toutes les valeurs morales.

Un tourbillon toxicologique s'était emparé de la société. La grande icône de l'époque, l'actrice et danseuse Anita Berber, trempait dès le petit-déjeuner dans un cocktail de chloroforme et d'éther des pétales de rose blancs qu'elle avalait ensuite : *wake and bake*. On pouvait aller voir des films sur la cocaïne et la morphine au cinéma et se procurer librement toutes sortes de drogues à chaque coin de rue. Selon certains auteurs, 40% des médecins berlinois étaient morphinomanes. Dans le quartier de Friedrichstadt, des commerçants chinois venus de l'ancienne concession allemande de Jiaozhou tenaient des fumeries d'opium. Des boîtes de nuit clandestines ouvrirent dans les arrière-salles de Mitte. Des rabatteurs distribuaient en gare d'Anhalt des tracts faisant la publicité de fêtes illégales et de « soirées de plaisirs ». Des foules en quête de divertissement se pressaient dans les grands clubs, tels que le célèbre *Haus Vaterland*, sur la Potsdamer Platz, ou le *Ballhaus Resi*, dancing de la Blumenstraße notoirement connu pour sa promiscuité débridée, mais aussi dans des établissements plus modestes, comme le *Kakadu Bar* ou la *Weißer Maus* (la « Souris blanche »), à l'entrée de laquelle les clients se voyaient distribués des masques afin de préserver leur anonymat. Une forme précoce de tourisme du divertissement et de la drogue s'instaura, attirant les populations des voisins occidentaux et des États-Unis – car tout à Berlin était aussi excitant que bon marché.

On perd une guerre mondiale et tout est permis : la métropole allemande se métamorphosa en capitale européenne de l'expérimentation. Sur les façades de la ville, des affiches lançaient cet avertissement en caractères expressionnistes aigus : « Berlin, arrête ! Reprends-toi. Tu dances avec la mort ! » La police n'arrivait plus à suivre ; les troubles à l'ordre public se firent d'abord sporadiques puis chroniques, et la culture du divertissement combla le vide autant qu'elle put, comme l'illustre cette chanson populaire de l'époque :

*Einst ward uns durch den Alkohol,  
Das süße Ungeheuer,  
Zu Zeiten kannibalisch wohl,  
Doch jetzt kommt das zu teuer.  
Und wir Berliner greifen drum  
Zu Kokain und Morphinum  
Mag's donnern drauß' und blitzen,  
Wir schnupfen und wir spritzen! (...)*

*Der Ober bringt im Restaurant  
Das Kokadöschen gerne,  
Dann lebt man ein paar Stunden lang  
Auf einem besseren Sterne;  
Das Morphinum wirkt (subkutan)  
Gar prompt auf das Zentralorgan,  
Die Geister zu erhitzen  
Wir schnupfen und wir spritzen!*

*Die Mittelchen sind zwar verwehrt  
Durch das Gesetz von oben,  
Doch was man offiziell entbehrt,  
Wird heutzutage geschoben.  
So kommt man leicht zur Euphorie  
Und wenn uns wie das liebe Vieh  
Die bösen Feinde rupfen  
Wir spritzen und wir schnupfen!*

*Und spritzt man sich ins Irrenhaus  
Und schnupft man sich zu Tode  
Du lieber Gott, was macht das aus  
In dieser Weltperiode!  
Ein Narrenhaus ist ohnedies  
Europa und ins Paradies  
Mag Einer gern heut schlupfen  
Durch Spritzen und durch Schnupfen!*



*Grâce à l'alcool, monstre sucré,  
Nous nous soulagions hier  
Parfois en cannibales, c'est vrai,  
Mais c'est devenu trop cher.  
À Berlin, maintenant, on taquine  
La cocaïne et la morphine,  
Même s'il tonne comme un canon,  
Nous sniffons et nous piquons ! (...)*

*Garçon, apportez s'il vous plaît,  
La boîte à coca chérie,  
Que l'on passe quelques heures perchés  
Au sommet d'un plus bel astre ;  
La morphine agit (injectable)  
Bien vite sur l'organe central ;  
C'est pour l'esprit un tison,  
Nous sniffons et nous piquons !*

*Les produits sont certes proscrits  
Par la jolie loi d'en-haut ;  
Même officiellement interdits  
Ils se fourguent sous l'manteau.  
On arrive vite à l'euphorie  
Et plumés par nos ennemis  
Comme des bêtes jusqu'au croupion  
Nous sniffons et nous piquons !*

*Si les piqures mènent chez les fous,  
Si la sniffette mène à la tombe,  
Oh mon Dieu, qu'importe pour nous  
En des temps aussi sombres !  
L'Europe est déjà bourrée  
D'aliénés et on irait  
Au paradis se faufilant  
En s'piquant et en sniffant !*

1928 gingen allein in Berlin 73 Kilogramm Morphin und Heroin ganz legal auf Rezept in den Apotheken über den Ladentisch. Wer es sich leisten konnte, konsumierte Kokain, die ultimative Waffe zum Intensivieren des Moments. Man schnupfte und empfand: Augenblick, verweile doch, du bist so schön. Koks verbreitete sich überall und symbolisierte die ausschweifende Zeit. Als „Degenerationsgift“ war es dagegen bei Kommunisten wie Nazis, die um die Macht auf den Straßen konkurrierten, gleichermaßen verpönt. Gegenreaktionen, was die freizügige Zeit anging, häuften sich. Deutschnationale gifteten gegen den „Verfall der Sitten“, aber auch aus dem konservativen Lager kamen solche Attacken. Selbst wenn man den Aufstieg Berlins zur Kulturmetropole mit Stolz aufnahm – gerade das Bürgertum, das in den Zwanzigerjahren an Status verlor, zeigte seine Verunsicherung durch radikale Verurteilung der Vergnügens- und Massenkultur, die als dekadent westlich verschrien war.

Am ärgsten agitierten die Nationalsozialisten gegen die pharmakologische Heilsuche der Weimarer Zeit. Ihre unverhohlene Abkehr vom parlamentarischen System, von der verachteten Demokratie per se, wie auch von der urbanen Kultur einer sich öffnenden Gesellschaft fand in identitätsstiftenden Stammtischparolen gegen die vermeintlich verlotterten Zustände der verhassten „Judenrepublik“ ihren Ausdruck.

En 1928, pas moins de 73 kilogrammes de morphine et d'héroïne se vendirent, rien qu'à Berlin, sur ordonnance et en toute légalité, aux comptoirs des pharmacies. Ceux qui pouvaient se le permettre consommaient de la cocaïne, cette arme ultime dans la lutte pour rendre plus intense le moment présent. On sniffait et on ressentait : Instant, reste donc, tu es si beau. La coke se démocratisa et devint le symbole de cette époque dissolue. Qualifiée de « poison dégénéral », elle était en revanche proscrite autant par les communistes que par les nazis, qui se disputaient le pouvoir dans la rue. Les ripostes dirigées contre le libéralisme ambiant se multiplièrent. La droite nationaliste en particulier vitupéra contre le « déclin moral », mais des attaques semblables émanèrent du camp conservateur, et même de ceux qui voyaient avec fierté Berlin se muer en grande métropole culturelle... Telle la bourgeoisie, qui perdit de sa stature au cours des années 1920 et manifesta son inquiétude par une condamnation radicale de la culture de masse du plaisir, décriée comme une influence décadente de l'Occident.

Les nationaux-socialistes furent bien entendu les plus virulents dans leur critique de cette quête du salut dans la pharmacologie, typique de la République de Weimar. Leur rejet affiché du système parlementaire, de la démocratie elle-même, qu'ils méprisaient, mais aussi de la culture urbaine d'une société ouverte sur le monde, trouvèrent leur expression dans des débats politiques de comptoir participant à la construction identitaire du parti et au cours desquels ils fustigeaient la soi-disant situation de déchéance à laquelle avait conduit cette « république juive » qu'ils haïssaient.

Die Nazis hielten ihr eigenes Rezept für die Gesundung des Volkes parat und versprachen ideologische Heilung. Für sie konnte es nur einen legitimierten Rausch geben, den braunen. Denn auch der Nationalsozialismus strebte transzendente Zustände an: Die NS-Illusionswelt, in die die Deutschen gelockt werden sollten, nutzte von Anfang an Techniken des Rausches zur Mobilisierung. Weltgeschichtliche Entscheidungen, so stand es bereits in Hitlers Hetzschrift „Mein Kampf“, müssten während Zuständen von rauschhafter Begeisterung oder gegebenenfalls der Hysterie erzwungen werden. Die NSDAP bestach deshalb zum einen durch populistische Argumente, zum anderen durch Fackelläufe, Fahnenweihen, rauschhafte Kundgebungen und öffentliche Reden, die auf die Erreichung eines kollektiven Ekstasezustandes abzielten. Hinzu kamen die „Gewalträusche“ der SA in der sogenannten Kampfzeit, häufig genug vom Alkoholmissbrauch befeuert.\* Realpolitik tat man gern als unheroischen Kuhhandel ab: Eine Art gesellschaftlicher Rauschzustand sollte die Politik ersetzen. Wenn die Weimarer Republik psychohistorisch als Verdrängergesellschaft gesehen werden kann, waren ihre vermeintlichen Antagonisten, die Nationalsozialisten, Speerspitze dieser Strömung. Die Drogen waren ihnen verhasst, denn sie wollten selbst wie eine wirken.

### **Machtwechsel heißt Substanzenwechsel**

„... während der abstinente Führer schwieg“ Günter Grass

Hitlers engstem Zirkel gelang es schon während der Weimarer Zeit, das Bild eines ununterbrochen arbeitenden Mannes zu etablieren, der seine Existenz komplett in den Dienst „seines“ Volkes stellt. Eine unangreifbare Führungsfigur, einzig und allein mit der Herkulesaufgabe betraut, die gesellschaftlichen Widersprüche und Probleme in den Griff zu bekommen und die negativen Folgen des verlorenen Weltkrieges auszubügeln. Ein Mitstreiter Hitlers berichtet im Jahr 1930: „Er ist nur Genie und Körper. Und diesen Körper kasteit er, daß es unsereinen jammern kann! Er raucht nicht, er trinkt nicht, er ißt fast nur Grünzeug, er faßt keine Frau an.“ Nicht einmal Kaffee gönne sich Hitler. Nach dem Ersten Weltkrieg habe er seine letzte Packung Zigaretten bei Linz in die Donau geworfen; seitdem kämen keine Gifte mehr in seinen Körper.

---

\* Hier sei auch auf die Gründung der NSDAP am 24.2.1920 in einem Bierkeller, dem Münchner Hofbräuhaus, verwiesen. Früh spielte der Alkohol eine wichtige Rolle bei den männerbündischen Ritualen der braunen Partei und ihrer SA. Die Rolle des Alkohols im Dritten Reich wird in diesem Buch nur gestreift, weil sie den Rahmen sprengen würde, und verdient eine eigenständige Erörterung.

Les nazis avaient d'ailleurs déjà leur propre recette pour remettre le peuple sur pied et ils promettaient d'apporter la santé par l'idéologie. Pour eux, il ne pouvait y avoir qu'une seule forme d'abandon légitimé, celui qui se terminait dans les bras d'une chemise brune. Car le national-socialisme aspirait lui aussi à une forme de transcendance : l'univers illusoire des nazis, qu'il fallait inciter les Allemands à rejoindre, utilisait des techniques proches de l'enivrement pour mobiliser ses troupes. Comme l'indiquait déjà Hitler dans son brûlot « Mein Kampf », les décisions d'importance capitale pour l'histoire de l'humanité devaient être obtenues sous l'effet d'une exaltation grisante ou, le cas échéant, d'une hystérie des décideurs. Raison pour laquelle le NSDAP entendait séduire son public à la fois par des arguments populistes, et par des marches aux flambeaux, des drapeaux battant au vent, des rassemblements enivrants et des discours publics visant à susciter un état d'extase collective. S'ajoutaient à cela les « ivresses de violence » des SA, à l'époque de ce qui prit plus tard le nom de « temps du combat », dont le feu était bien souvent attisé par de considérables doses d'alcool<sup>#</sup>. La Realpolitik était volontiers reléguée au rang peu glorieux de vulgaire marchandage : la politique devait céder la place à une sorte d'état d'ivresse permanent de toute la société. Si la République de Weimar peut être vue, sur le plan psycho-historique, comme une société de refoulés, ceux qui se présentaient comme ses antagonistes, les nationaux-socialistes, étaient le fer de lance de cette tendance. Leur haine viscérale des drogues s'expliquait uniquement par le fait qu'ils voulaient en provoquer eux-mêmes les effets.

### Qui dit nouveau pouvoir dit nouvelle substance

« ... tandis que le Führer abstinent gardait le silence. » – Günter Grass

La garde rapprochée d'Hitler parvint, dès les années 1920, à instaurer l'image d'un homme travaillant jour et nuit, et mettant son existence entière au service de « son » peuple. Une figure de proue inattaquable à qui on avait confiée pour seule et unique mission la tâche herculéenne de régler les contradictions et problèmes sociaux, et de venir à bout des conséquences négatives de la défaite de 1918. Un camarade de lutte d'Hitler déclare en 1930 : « Il n'est que corps et génie. Et à ce corps il inflige tant de privations que nous en éprouvons de la pitié ! Il ne fume pas, ne boit pas, ne mange pratiquement que des légumes et ne touche pas aux femmes. » Hitler ne se serait même pas offert le plaisir d'un café. Il aurait par ailleurs jeté son dernier paquet de cigarettes dans le Danube, non loin de Linz, à la fin de la Première Guerre mondiale ; depuis lors, aucun poison ne serait plus entré dans son corps.

---

<sup>#</sup> Dans ce contexte, il faut aussi mentionner la création du NSDAP, le 24 février 1920, dans une brasserie, la Hofbräuhaus à Munich. Très tôt, l'alcool a joué un rôle important dans les rituels fraternalistes du parti à croix gammée et de ses SA. Ce livre ne fait que toucher du doigt le rôle de l'alcool dans le Troisième Reich, qui déborderait du cadre fixé au départ et mériterait de faire l'objet d'une réflexion propre.

„Wir Abstinenten haben – nebenbei erwähnt – eine besondere Ursache, unserem Führer dankbar zu sein, wenn wir bedenken, welch ein Vorbild seine persönliche Lebensführung und seine Stellung zu den Rauschgiften für jeden sein kann“, hieß es in der Mitteilung eines Abstinentenverbandes. Der Reichskanzler: ein angeblich reiner Mensch, allen weltlichen Genüssen abhold, ohne Privatleben. Ein Dasein, von vermeintlicher Entsagung und dauerndem Opfer geprägt. Ein Vorbild für eine rundum gesunde Existenz. Der Mythos des Drogenfeindes und Abstinenzlers Hitler, der seine eigenen Bedürfnisse hintanstellt, war essenzieller Bestandteil der NS-Ideologie und wurde durch die Massenmedien immer wieder inszeniert. Ein Mythos entstand, der sich in der öffentlichen Meinung, aber auch bei kritischen Denkern festsetzte und bis heute nachhallt. Ein Mythos, den es zu dekonstruieren gilt.

In der Folge ihrer Machtergreifung am 30. Januar 1933 erstickten die Nationalsozialisten in kurzer Zeit die exaltierte Vergnügungskultur der Weimarer Republik mit all ihren Offenheiten und Ambivalenzen. Drogen wurden tabuisiert, da sie andere Irrealitäten erlebbar machten als die nationalsozialistischen. „Verführungsgifte“ hatten in einem System, in dem allein der Führer verführen sollte, keinen Platz mehr. Der Weg, den die Machthaber in ihrer sogenannten Rauschgiftbekämpfung beschritten, lag dabei weniger in einer Verschärfung des Opiumgesetzes, das man aus der Weimarer Zeit schlicht übernahm, sondern in mehreren neuen Verordnungen, die der nationalsozialistischen Leitidee der „Rassenhygiene“ dienten. Dem Begriff „Droge“, der einmal ganz neutral „getrocknete Pflanzenteile“ bedeutet hatte\*, wurden negative Werte zugeschrieben, Drogenkonsum stigmatisiert und – mithilfe der rasch ausgebauten entsprechenden Abteilungen der Kriminalpolizei – schwerstens geahndet.

---

\* Etymologisch stammt der Begriff von dem niederländischen *droog* ab, für *trocken*. Während der holländischen Kolonialzeit wurden damit getrocknete Genussmittel aus Übersee beschrieben, wie Gewürze oder Tee. In Deutschland galten einst sämtliche pharmazeutisch nutzbaren (getrockneten) Pflanzen und Pflanzenteile, Pilze, Tiere, Mineralien etc. als „Drogen“, später dann grundsätzlich alle Heilmittel und Arznei – daher zum Beispiel der Begriff *Drogerie*.

« Nous, les abstinents, avons – soit dit en passant – une raison toute particulière d’être reconnaissants envers notre Führer, lorsque nous pensons à l’exemple que son mode de vie personnel et sa position concernant les drogues peuvent constituer pour chacun d’entre nous », lit-on dans un communiqué d’une association d’abstinents. Le chancelier du Reich : un être prétendument pur, fuyant tous les plaisirs terrestres et dépourvu de toute vie privée. Une existence que l’on dit empreinte de renoncement et d’un esprit de sacrifice continuel. Le modèle d’une vie parfaitement saine. Cette image d’un Hitler abstinent et pourfendeur de drogues, qui fait passer ses propres besoins en dernier, était une composante essentielle de l’idéologie nazie, et sans cesse l’objet de mises en scène largement diffusées dans les médias. C’est ainsi que naquit un mythe qui se trouva bientôt profondément ancré dans les consciences, y compris chez les penseurs critiques, et dont les échos résonnent encore aujourd’hui. Mythe qu’il importe à présent de déconstruire.

Suite à leur prise de pouvoir du 30 janvier 1933, les nationaux-socialistes étouffèrent en peu de temps la culture du plaisir exaltée des années folles, avec toute sa tolérance et ses ambivalences. Les drogues devinrent taboues car elles permettaient d’accéder à d’autres chimères que celles des nazis. Dans un système où seul le Führer devait séduire, ces « poisons séducteurs » n’avaient plus aucune place. Le chemin que les dirigeants empruntèrent, dans ce qui devait être leur lutte contre les stupéfiants, passa moins par un durcissement de la loi sur l’opium – qui fut tout simplement calquée sur celle de la République de Weimar – que par plusieurs nouveaux décrets au service de l’idée maîtresse d’« hygiène raciale ». Le terme « drogue », qui n’avait auparavant désigné de façon très neutre que des « végétaux séchés »<sup>#</sup>, se vit attribuer des valeurs négatives ; la consommation de drogue fut stigmatisée et – grâce au renforcement rapide des services compétents de la police criminelle – sévèrement punie.

---

<sup>#</sup> Le terme trouve son étymologie dans le néerlandais “droog” qui signifie “sec”. À l’époque de l’empire colonial hollandais, c’est ainsi qu’étaient désignées les denrées séchées importées d’outre-mer, notamment les stimulants comme les épices ou le thé. En Allemagne comme en France, on appela ensuite “drogue” toute substance séchée utilisable en pharmacie (plantes et parties de plantes, champignons, animaux, minéraux, etc.), et plus tard tous les remèdes et médicaments ; d’où par exemple le mot « droguerie ».

Diese neue Akzentuierung griff bereits im November 1933, als der gleichgeschaltete Reichstag ein Gesetz verabschiedete, das die Zwangseinweisung Süchtiger in eine geschlossene Anstalt bis zu zwei Jahren ermöglichte, wobei dieser Aufenthalt durch richterlichen Beschluss unbegrenzt verlängert werden konnte. Weitere Maßnahmen sahen vor, dass Ärzte, die Rauschmittel konsumierten, mit Berufsverbot von bis zu fünf Jahren belegt werden sollten. Was die Erfassung von Konsumenten illegaler Substanzen anging, galt das Ärztegeheimnis als aufgehoben. Der Vorsitzende der Berliner Ärztekammer ordnete an, dass jeder Arzt eine „Rauschgiftmeldung“ zu erstatten habe, sobald ein Patient länger als drei Wochen Betäubungsmittel erhielt, denn „die öffentliche Sicherheit ist fast in jedem Fall von chronischem Alkaloidmißbrauch gefährdet“. Ging eine solche Meldung ein, überprüften zwei Gutachter den Betroffenen. Befanden sie seine Erbanlagen für „in Ordnung“, kam es zu einer abrupten Zwangsentziehung. Während man in der Weimarer Republik noch den langsamen oder sanften Entzug bevorzugt hatte, wollte man nun zur Abschreckung den Abhängigen die Entzugsschmerzen nicht ersparen. Fiel die Bewertung der Erbanlagen negativ aus, konnte ein Gericht die Einweisung auf unbestimmte Zeit anordnen. Drogenkonsumenten landeten bald auch in Konzentrationslagern. Zudem wurde jeder Deutsche aufgefordert, „Beobachtungen über etwa an Rauschgiftsucht leidende Angehörige und Bekannte mitzuteilen, damit sofort Abhilfe geschaffen werden kann.“ Karteien wurden erstellt, die eine lückenlose Erfassung ermöglichen sollten. Früh instrumentalisierten die Nazis also auch ihren Kampf gegen die Rauschmittel zum Ausbau eines Spitzelstaates. Bis in jeden Winkel des Reiches hinein exekutierte die Diktatur ihre sogenannte Gesundheitsführung: In allen Gauen gab es eine „Arbeitsgemeinschaft für Rauschgiftbekämpfung“. Darin betätigten sich Ärzte, Apotheker, Vertreter von Sozialversicherungen und der Justiz, der Armee und Polizei sowie der Nationalsozialistischen Volkswohlfahrt – und woben ein lückenloses Antidrogennetz. Dessen Fäden liefen im Reichsgesundheitsamt in Berlin zusammen, in der Hauptabteilung II des Reichsausschusses für Volksgesundheit. Eine „Pflicht zur Gesundheit“ wurde postuliert, die mit der „totalen Eindämmung aller nachweisbaren Schäden körperlicher, geistiger und sozialer Art einhergehen will, die durch den Missbrauch sowohl von artfremden Giftstoffen wie auch durch Alkohol und Tabak entstehen könnten“. Zigarettenwerbung wurde stark eingeschränkt, und Drogenverbote sollten die „letzten noch vorhandenen Einbruchsstellen internationaler Lebensideale in unser Volk verrammeln“.



Cette nouvelle accentuation de la répression prit effet dès le mois de novembre 1933, quand le Reichstag, mis au pas par le régime, vota une loi permettant l'internement de force des toxicomanes en établissement fermé pour une durée allant jusqu'à deux ans, ce séjour pouvant être prolongé indéfiniment sur décision de justice. D'autres mesures prévoyaient que les médecins qui consommaient de la drogue soient frappés d'une interdiction d'exercer pouvant atteindre cinq ans. Concernant le recensement des consommateurs de substances illicites, le secret médical était considéré comme levé d'office. Le président du Conseil de l'Ordre des Médecins de Berlin (*Berliner Ärztekammer*) décréta que tout médecin devait procéder à un « signalement de prise de stupéfiants » dès qu'un patient recevait un traitement de narcotiques de plus de trois semaines, car « la sécurité publique est quasi toujours mise en danger en cas d'abus chronique d'alcaloïdes ». Après un signalement, la personne concernée était examinée par deux experts. Si ceux-ci déclaraient son patrimoine héréditaire « en bon état », le patient subissait une cure de désintoxication obligatoire et brutale. Là où, du temps de la République de Weimar, on préconisait encore un sevrage lent et en douceur, les nouvelles autorités souhaitaient, à des fins dissuasives, ne pas épargner aux toxicomanes les douleurs du sevrage. Si le patrimoine héréditaire était jugé dégradé, un tribunal pouvait ordonner l'internement du sujet pour une durée indéterminée. Les consommateurs de drogue atterrirent bientôt également en camp de concentration. Par ailleurs, chaque Allemand était invité « à communiquer ses observations concernant des proches ou des connaissances souffrant de toxicomanie, afin qu'il y soit remédié au plus vite ». Des fichiers furent constitués qui devaient permettre d'aboutir à un recensement exhaustif. Les nazis instrumentalisèrent ainsi très tôt également leur lutte contre les stupéfiants afin de consolider leur état-espion. La dictature mit sa fameuse politique de gestion sanitaire (*Gesundheitsführung*) à exécution jusque dans le moindre recoin du Reich : chaque province (*Gau*) avait son « groupe de travail pour la lutte contre les stupéfiants ». Y collaboraient des médecins, des pharmaciens, des représentants des organismes de protection sociale et de la justice, de l'armée et de la police, ainsi que de l'office d'aide sociale national-socialiste (*Nationalsozialistisches Volkswohlfahrt*), qui tissaient un réseau antidrogue sans faille. Tous ses fils se rejoignaient à l'Office de Santé du Reich (*Reichsgesundheitsamt*) à Berlin, plus précisément dans la Division Principale n°2 du Comité de Santé Publique du Reich (*Hauptabteilung II des Reichsausschusses für Volksgesundheit*). On édicta un « devoir de bonne santé » qui « veut s'accompagner de l'enraiment complet de tous les dommages de nature physique, psychique et sociale dont il est prouvé qu'ils peuvent être causés aussi bien par l'abus de substances toxiques non endémiques que par l'alcool ou le tabac ». La publicité pour les cigarettes fut fortement limitée et les interdictions de consommer de la drogue devaient « colmater toutes les brèches qui permettaient encore à des idéaux de vie internationaux de s'infiltrer dans notre nation ».

Im Herbst 1935 wurde mit dem *Ehegesundheitsgesetz* die Hochzeit untersagt, wenn einer der Heiratswilligen an einer „geistigen Störung“ litt. Betäubungsmittelsüchtige fielen automatisch in diese Kategorie und wurden als „psychopathische Persönlichkeiten“ gebrandmarkt – und zwar ohne Aussicht auf Heilung. Dieses Eheverbot sollte eine „Ansteckung des Partners, sowie erblich bedingtes Suchtpotential“ bei Kindern verhindern, denn bei „den Nachkommen von Rauschgiftsüchtigen (sei) eine erhöhte Anzahl von seelischen Abartigkeiten“ gefunden worden. Das *Gesetz zur Verhinderung erbkranken Nachwuchses* zog die brutale Konsequenz der Zwangssterilisation nach sich: „Aus rassenhygienischen Gründen müssen wir daher darauf bedacht sein, hochgradig Süchtige von der Fortpflanzung auszuschalten.“

Es sollte noch schlimmer kommen. Unter dem propagandistisch verwendeten Begriff der Euthanasie wurden „kriminelle Geistesranke“, zu denen auch Menschen zählten, die Drogen konsumierten, in den ersten Kriegsjahren ermordet. Die genaue Zahl lässt sich nicht mehr rekonstruieren. Entscheidend für das Schicksal war hierbei die Beurteilung auf der jeweiligen Erfassungskarte: Ein Plus hieß Todesspritze oder Gaskammer, ein Minus gab noch einmal Aufschub. Wurde eine Überdosis Morphin zur Tötung verwendet, stammte diese mitunter aus der Reichszentrale zur Bekämpfung von Rauschgiftvergehen, die 1936 als erste reichsweite Drogenpolizeibehörde aus dem Berliner Rauschgiftdezernat hervorgegangen war. Unter den Selektionsärzten habe „eine berauschte Gehobenheit“ geherrscht. So diente die Antidrogenpolitik als Vehikel zur Ausgrenzung und Unterdrückung wie sogar zur Vernichtung von Randgruppen und Minderheiten.

À l'automne 1935, la loi sur la santé du mariage (*Ehegesundheitsgesetz*) interdit l'union de deux époux, si l'un d'eux souffre d'un « trouble mental ». Les personnes narcodépendantes entraient automatiquement dans cette catégorie et recevaient l'étiquette de « personnalités psychopathiques » - et cela sans aucun espoir de guérison. Cette interdiction devait empêcher une « contamination du partenaire ainsi que le risque de dépendance génétiquement induit » chez les enfants, car on avait trouvé « un plus grand nombre de déviations psychologiques chez les descendants de toxicomanes ». La loi contre la propagation des maladies héréditaires aux générations futures (*Gesetz zur Verhinderung erbkranken Nachwuchses*) quant à elle entraîna dans son sillage la conséquence brutale de la stérilisation forcée : « C'est pourquoi nous devons, pour des raisons d'hygiène raciale, veiller à ce que les personnes fortement dépendantes soient éliminées du processus de reproduction. »

Et la situation ne ferait qu'empirer. Sous l'appellation « euthanasie », employée à des fins propagandistes, on assassina pendant les premières années de la guerre des « malades mentaux criminels », dont faisaient aussi partie les consommateurs de drogue. Il est impossible d'en reconstituer le nombre exact. Le sort de chacun était dicté par le jugement porté sur sa carte de recensement : un plus signifiait « mort par injection ou chambre à gaz », un moins donnait droit à un sursis. Si on procédait à une exécution par overdose de morphine, celle-ci provenait entre autre de l'Agence du Reich pour la lutte contre les infractions relatives aux stupéfiants (*Reichszentrale zur Bekämpfung von Rauschgiftvergehen*). Issue de la brigade antidrogue de Berlin, elle fut, en 1936, la première autorité de ce type à l'échelle du Reich. Selon Ernst Klee, il aurait régné, parmi les médecins chargés de la sélection, un « exaltant climat de distinction ». La politique antidrogue servit ainsi de véhicule à l'exclusion et à l'oppression, voire à l'extermination, de groupes marginaux et de minorités.



## Glossaire

Abréviations utilisées :

abw.	abwertend
acc.	accusatif
fam.	familier
jur.	juridique
ugs.	umgangssprachlich
veral.	veraltend



## 1. Vocabulaire lié à la médecine

### 1.1. Le médecin et son patient

<b>der Leibarzt (-ärzte)</b>	le médecin personnel
<b>der Hausarzt (-ärzte)</b>	le médecin de famille
<b>der Facharzt (-ärzte)</b>	le spécialiste
(abw.) der Quacksalber (-), (abw.) der Scharlatan, (verbal.) der Medikaster (-), (jur.) der Kurpfuscher (-)	le charlatan
<b>die Praxis (Praxen)</b>	le cabinet
<b>der Patient (en, en), die Patientin (nen)</b>	le patient, la patiente
<b>das Patientenblatt</b>	le dossier médical
<b>die Behandlung (en)</b>	la consultation (médicale), les soins (médicaux), le traitement (médical)
<b>das Behandlungszimmer (-), der Behandlungsraum (-räume)</b>	la salle de consultation
<b>die Diagnose (n)</b>	le diagnostic
<b>diagnostizieren</b>	diagnostiquer
<b>jdn ein Medikament verabreichen</b>	administrer un médicament à qqn
<b>die Einnahme eines Medikaments</b>	la prise d'un médicament
<b>jdn kurieren</b>	guérir qqn
<b>die Heilung, die Genesung</b>	la guérison

### 1.2. Les éléments du corps humain impliqués dans / impactés par la prise de drogue

<b>der Organismus</b>	l'organisme
<b>die Nervenzelle (n)</b>	la cellule nerveuse
<b>das Neuron (en)</b>	le neurone
<b>die Hirnzelle (n)</b>	la cellule cérébrale/du cerveau
<b>der Neurotransmitter (-)</b>	le neurotransmetteur
<b>der Botenstoff (e)</b>	le transmetteur
<b>die Synapse</b>	la synapse

<b>der synaptische Spalt (e)</b>	la fente synaptique
<b>der Rezeptor (en)</b>	le récepteur
<b>der Dendrit (en)</b>	le dendrite
<b>das Belohnungszentrum, das Belohnungssystem</b>	le circuit/système de la récompense
<b>der Stoffwechsel, der Metabolismus</b>	le métabolisme

## 2. Vocabulaire lié à la pharmacie

### 2.1. Les différentes dénominations de médicaments

<b>das Mittel (-)</b>	le médicament, le remède
<b>das Arzneimittel (-), das Medikament (en)</b>	le médicament
<b>das Heilmittel (-), die Arznei (en)</b>	le remède
<b>das Präparat (e)</b>	la préparation
<b>das Generikum (-ka)</b>	le (médicament) générique
<b>das Originalpräparat (e)</b>	le médicament princeps [= médicament original]

### 2.2. Les formes de médicaments

<b>die Darreichungsform (en), die Arzneiform (en)</b>	la présentation (d'un médicament)
<b>die galenische Form (en)</b>	la forme galénique
<b>die Verabreichungsform (en), die Applikationsform (en)</b>	la voie d'administration
<b>die Tablette (n)</b>	le comprimé, le cachet
<b>die übergezogene Tablette (n)</b>	le comprimé enrobé
<b>die Pille (n)</b>	la pilule
<b>das Dragee/Dragée (s)</b>	la dragée
<b>dragieren</b>	dragéifier (un comprimé)
<b>der Dragierraum (-räume)</b>	la salle de dragéification
<b>die Filmtablette (n)</b>	le comprimé pelliculé
<b>die Sublingualtablette (n)</b>	le comprimé sublingual
<b>die Schmelztablette (n)</b>	le comprimé orodispersible
<b>die Gefriertrocknung</b>	la lyophilisation



die Trinktablette (n)	le comprimé dispersible (dans l'eau)
die Brausetablette (n), die Sprudeltablette (n)	le comprimé effervescent
die Lutschtablette (n)	la pastille, le comprimé à sucer
die Kautablette (n)	le comprimé à croquer
die Kapsel (n)	la gélule
das Granulat	les granulés
das Pulver	la poudre
das Zäpfchen (-)	le suppositoire
die Injektionslösung (en)	la solution injectable

### 2.3. L'obtention des médicaments

das Rezept (e)	l'ordonnance
auf Rezept erhältlich	disponible sur ordonnance
rezeptfrei	sans ordonnance
die Rezeptpflicht	l'obligation de prescription
jdm etw (acc.) gegen etw (acc.) verschreiben/verdordnen	prescrire qqch à qqn contre qqch

### 2.4. L'emballage et la notice de médicament

die Verpackung (en)	l'emballage
das Röhrchen (-)	le tube
der Blister (-), die Blisterpackung (en)	la plaquette
die Packungbeilage (n), der Beipackzettel (-)	la notice de médicament
die Anwendungsgebiete	les indications [= que soigne le médicament]
die Wirkung( en)	l'effet
die Nebenwirkung (en)	l'effet secondaire
die Wechselwirkung (en)	l'interaction (médicamenteuse)
das Verfallsdatum (-daten)	la date de péremption
die Anwendungsdauer	la durée du traitement
die Gegenanzeige (n)	la contre-indication
die Dosierung	la posologie, le dosage

die empfohlene Dosis	la dose conseillée/recommandée
die verschriebene Dosierung/Dosis nicht überschreiten	ne pas dépasser la dose prescrite
die Anwendungsart	mode et voie d'administration
die Unbedenklichkeit	l'innocuité d'un médicament

## 2.5. Les médicaments pouvant servir de drogue

das Betäubungsmittel (-)	l'anesthésique
das Beruhigungsmittel (-)	le tranquillisant
das Sedativum (-va)	le sédatif
das Schlafmittel (-), die Schlaftablette (n)	le somnifère
das Narcotikum (-ka)	le narcotique
das Analgetikum (-ka), das schmerzstillende Mittel (-), das Schmerzmittel (-)	l'antalgique, l'analgésique, l'anti-douleur
das Opiat (e)	l'opiacé
das Opioid (e)	l'opioïde
opiathaltig	qui contient des opiacés
das Antidepressivum (-va)	l'antidépresseur
das Analeptikum (-ka)	l'analeptique
der Wachmacher (-)	l'excitant, le stimulant, le tonifiant, l'analeptique
das Dopingmittel (-)	le produit dopant
das leistungssteigernde Mittel (-)	l'améliorateur de performance
der Appetitzügler (-), das Anorektikum (-ka), der Appetithemmer (-)	le coupe-faim, l'anorexigène, le supprimeur de l'appétit

## 3. Vocabulaire spécifique aux drogues

### 3.1. Les types de substances

das Rauschmittel (-)	le (produit) stupéfiant
die Droge (n)	la drogue
das Suchtmittel (-)	la drogue, le stupéfiant

<b>das Aufputschmittel (-)</b>	le (produit) stupéfiant, le (produit) dopant
<b>(ugs) das Dope</b>	(fam) la dope, la came
<b>die Partydroge (n)</b>	la drogue festive
<b>das Halluzinogen (e)</b>	l'hallucinogène
<b>die weichen Drogen, (ugs) die Soft Drug</b>	les drogues douces
<b>die harten Drogen, (ugs) die Hard Drug, (ugs) der Hard Stuff</b>	les drogues dures
<b>das Entheogen (e)</b>	l'enthéogène
<b>die psychotrope Substanz (en), das Psychotropikum (-ka)</b>	la substance psychotrope, le psychotrope
<b>das Neuroleptikum (-ka)</b>	le neuroleptique
<b>die psychoaktive Substanz (en)</b>	la substance psychoactive
<b>bewusstseinverändernd</b>	psychotrope, psychoactif, altérateur de conscience
<b>das synthetische Stimulans (-zien)</b>	le stimulant de synthèse
<b>die Psychedelika</b>	la substance psychédélique
<b>die Liebesdroge</b>	la drogue de l'amour
<b>die Horrordroge</b>	la drogue de l'horreur
<b>die Straßendroge</b>	la drogue de rue

### 3.2. Les substances

<b>das Opium</b>	l'opium
<b>das Laudanum</b>	le laudanum, la teinture d'opium
<b>das Morphin, das Morphium</b>	la morphine
<b>die Koka (-), die Coca (-)</b>	la coca
<b>das Kokain</b>	la cocaïne
<b>(ugs) das/der Koks, das Coke</b>	(fam) la coke
<b>(ugs) der Schnee, White Powder</b>	(fam) la blanche, la poudre
<b>das Crack</b>	le crack
<b>das Heroin</b>	l'héroïne
<b>das Amphetamin (e)</b>	l'amphétamine
<b>das Speed</b>	le speed
<b>das Methamphetamin (e)</b>	la méthamphétamine
<b>das Pervitin</b>	la Pervitin(e)
<b>das LSD</b>	le L.S.D.
<b>das Acid</b>	l'acide (autre nom du L.S.D.)

<b>der Cannabis</b>	le cannabis
<b>das Marihuana</b>	la marijuana
<b>(ugs) das Gras</b>	(fam) l'herbe
<b>(ugs) das Shit</b>	(fam) le shit
<b>das/der Hasch(isch)</b>	le hasch(i(s)ch)
<b>das Meskalin</b>	la mescaline
<b>der halluzinogene Pilz (e)</b>	le champignon hallucinogène
<b>der psilocybinhaltige Pilz (e)</b> <b>[Zauberpilze/Wunderpilze,</b> <b>Psilos,</b> <b>Magic Mushrooms,</b> <b>Shrooms]</b>	le psilocybe champignons magiques, psilos, magic mushrooms champs
<b>das Ecstasy, das MDMA</b>	l'ecstasy, la MDMA
<b>das Benzedrin</b>	la benzedrine

### 3.3. La fabrication des drogues

<b>die Herstellung von Drogen</b>	la fabrication de drogue
<b>das Syntheseverfahren</b>	le procédé/la méthode de synthèse
<b>das Molekül (e)</b>	la molécule
<b>der Wirkstoff (e)</b>	le principe actif
<b>der Inhaltsstoff (e), die Ingredienz (en)</b>	l'ingrédient, le composant
<b>das geheime Labor (s),</b> <b>das Schwarzlabor (s)</b>	le laboratoire clandestin
<b>der Präkursor (en)</b>	le précurseur
<b>der Schlafmohn (e)</b>	le pavot somnifère ou pavot à opium
<b>der Stechapfel (-äpfel)</b>	la datura
<b>die Engelstrompete (n)</b>	la trompette des anges
<b>das Streckmittel (-)</b>	l'excipient, le diluant
<b>die Charge (n)</b>	le lot (de médicament), la charge (de drogue)
<b>in Reinform</b>	sous forme pure, sans impuretés
<b>verunreinigt</b>	non pur, plein d'impuretés

### 3.4. Les modes de consommation

<b>der Drogenkonsument (en, en)</b>	le consommateur de drogue, l'usager
-------------------------------------	-------------------------------------

<b>der Erstkonsument (en, en)</b>	le consommateur débutant
<b>der Erstkonsum</b>	la première consommation, la première prise
<b>auf Drogen sein</b>	prendre de la drogue, se droguer
<b>Drogen/Rauschgift nehmen</b>	prendre de la drogue/des stupéfiants
<b>(ugs) fixen</b>	(fam) se camer
<b>die Opiumhöhle (n)</b>	la fumerie d'opium
<b>die Opiumpfeife (n)</b>	la pipe à d'opium
<b>Tabak schnupfen</b>	priser du tabac
<b>Koks schnupfen (ugs)</b>	(fam) sniffer de la coke
<b>sich spritzen</b>	se piquer
<b>die (Injektions)spritze (n)</b>	la seringue (hypodermique)
<b>injizieren, einspritzen</b>	injecter
<b>der Einstich (e)</b>	la piqûre
<b>das Spritzbesteck (e)</b>	le matériel d'injection, la panoplie de drogué
<b>eine Spritze aufziehen</b>	remplir une seringue
<b>haschen</b>	fumer du haschich
<b>der Joint (s)</b>	le joint, (fam) le pétard
<b>Gras rauchen</b>	fumer de l'herbe
<b>(ugs) kiffen</b>	(fam) fumer le bédopétard
<b>(ugs) einen Trip einschmeißen, einen Trip einwerfen</b>	avalier une dose, s'enfiler un cacheton
<b>das LSD-Blotter, das LSD-Löschblatt (-blätter), (ugs) die Pappe (n)</b>	le buvard, le timbre, le carton de LSD
<b>Lösungsmittel inhalieren</b>	inhaler/sniffer des solvants
<b>die Bong</b>	le bong/bang
<b>die Wasserpfeife (n)</b>	la pipe à eau
<b>inhalieren</b>	inhaler
<b>(ugs.) den Drachen jagen</b>	chasser le dragon
<b>(ugs.) eine Folie machen, ein Blech rauchen</b>	(fam.) taper un alu

### 3.5. Les effets des drogues

#### 3.5.1. Effets à court terme

<b>der Flash (s), der Kick (s)</b>	le flash, le rush
<b>die Tachykardie</b>	la tachycardie
<b>die Bradykardie</b>	la bradycardie

<b>die Hypersalivation</b>	l'hyper-salivation
<b>die Übelkeit</b>	la nausée
<b>die Diarrhöe</b>	la diarrhée
<b>die Piloerektion</b>	la pilo-érection, l'érection des poils
<b>das Erbrechen</b>	les vomissements
<b>die Mydriasis, die Pupillenerweiterung</b>	la mydriase ou dilatation des pupilles
<b>die arterielle Hypotonie</b>	l'hypotension artérielle
<b>die arterielle Hypertonie</b>	l'hypertension artérielle
<b>die Hyperthermie</b>	l'hyperthermie
<b>die Hyperhidrosis</b>	l'hyperhidrose
<b>die Halluzination (en)</b>	l'hallucination
<b>die Paranoia</b>	la paranoïa
<b>der Verfolgungswahn</b>	le délire de persécution
<b>der Größenwahn</b>	la mégalomanie
<b>die Synästhesie</b>	la synesthésie
<b>die Euphorie</b>	l'euphorie
<b>(ugs) high machen</b>	(fam) faire planer
<b>(ugs) auf dem/einem Trip sein</b>	être en plein trip, faire un trip
<b>(ugs) der LSD-Trip</b>	le trip au L.S.D. ; la dose de L.S.D., le trip de L.S.D.
<b>(ugs) der Horrortrip</b>	(fam) le bad (trip)
<b>(ugs) sich zudröhnen</b>	(fam. et en fonction du poison) se shooter, se soûler
<b>(ugs) zuge-dröhnt sein</b>	(fam. ibid.) être bourré ; être shooté
<b>(ugs) sich volldröhnen</b>	(fam. ibid.) se biturer ; se défoncer
<b>unter (dem Einfluss von) Drogen sein</b>	être drogué, être sous l'influence de l'alcool ou de la drogue
<b>in einen Rauschzustand versetzen</b>	mettre en état d'ébriété ou dans un état second
<b>der Rausch (Räusche)</b>	ivresse ; (sout.) griserie, vertige
<b>die Logorrhö (en), der Laberflash (s)</b>	la logorrhée
<b>(ugs.) der Sprechdurchfall</b>	la diarrhée verbale
<b>die Scheinwelt (en)</b>	le monde illusoire
<b>die künstlichen Paradiese</b>	les paradis artificiels

### 3.5.2. Effets à long terme

<b>der Drogenmissbrauch</b>	l'abus de drogue, l'usage abusif de drogue
-----------------------------	--

<b>die (Drogen)abhängigkeit (en), die Sucht</b>	la dépendance (à la drogue), l'addiction
<b>abhängig machen</b>	créer une dépendance, rendre dépendant
<b>das Abhängigkeitspotenzial</b>	le potentiel addictif/potentiel de dépendance
<b>die Drogensucht, die Toxikomanie, die Suchterkrankung (en)</b>	la toxicomanie
<b>die Polytoxikomanie</b>	la polytoxicomanie
<b>die Morphinsucht</b>	la morphinomanie
<b>morphinsüchtig</b>	morphinomane
<b>der Morphinismus</b>	le morphinisme (troubles liés à la prise de morphine)
<b>der Drogensüchtige (n)</b>	le toxicomane
<b>der Rauschgiftsüchtige (n)</b>	le drogué
<b>(ugs) der Junkie (s), der Fixer (-)</b>	le toxico, le junkie
<b>die Überdosis (-dosen)</b>	l'overdose
<b>an einer Überdosis sterben</b>	mourir (des suites) d'une overdose
<b>die Gewöhnung</b>	l'accoutumance
<b>die Verträglichkeit, die Toleranz</b>	la tolérance
<b>die Toleranzentwicklung</b>	le fait de développer une tolérance à un produit
<b>die Kreuztoleranz</b>	la tolérance croisée
<b>die umgekehrte/negative Toleranz</b>	la tolérance inversée/négative
-	la tolérance cyclique
-	la tolérance acquise
<b>die Schizophrenie</b>	la schizophrénie
<b>die Psychose</b>	la psychose
<b>Entzugserscheinungen haben</b>	être en manque
<b>das Substanzverlangen, das Craving</b>	le manque, le craving

### 3.6. Sortir de la drogue

-	la descente
<b>das Abklingen der Wirkung</b>	la diminution/disparition des effets
<b>der Entzug</b>	la désaccoutumance ; (fam) la cure de désintoxication
<b>die Entziehungskur (en), die Drogentherapie (n)</b>	la cure de désintoxication

<b>das (Drogen)entzugszentrum (-en), das Therapiezentrum (-en), die Therapieeinrichtung (en)</b>	le centre de désintoxication
<b>der kalte Entzug, die Entwöhnung</b>	le sevrage brut
<b>der warme Entzug</b>	le sevrage doux
<b>der Turbo-Entzug</b>	le sevrage express
<b>der Zwangsentzug</b>	la désintoxication forcée
<b>das Methadon</b>	la méthadone
<b>die Nachkur (en)</b>	la postcure
<b>die Abstinenz</b>	l'abstinence
<b>der Abstinenter (en, en)</b>	l'abstinenter
<b>die Suchtmedizin</b>	l'addictologie

### 3.7. Les aspects juridiques et judiciaires

<b>die Drogenkriminalität, die Rauschgiftkriminalität</b>	la criminalité liée à la drogue [notamment pour se procurer de la drogue]
<b>die Rauschtat (-täte)</b>	le délit commis sous l'effet de la drogue
<b>der Drogenhandel</b>	le trafic de drogue
<b>der Dealer (-)</b>	le dealer
<b>der Drogenring (e)</b>	le réseau de trafic de drogue
<b>die Rauschgiftbekämpfung</b>	la lutte contre le trafic de stupéfiants
<b>die Drogenfahndung</b>	la brigade des stupéfiants, les stups
<b>der Drogentest (s)</b>	le test de dépistage de drogue

## 4. Notions faisant l'objet d'une définition

### ▪ Précurseur

Le terme de *précurseur* a été particulièrement difficile à classer dans le glossaire. Si elle n'est pas propre à la chimie des stupéfiants, elle y devient spécialement importante dans le cadre de la lutte contre leur trafic. En chimie, un précurseur est un composé qui est utilisé, dans une réaction chimique, pour fabriquer un ou plusieurs autres composés – rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Dans le domaine des drogues, la surveillance des achats de précurseurs est primordiale pour déterminer la position d'éventuels laboratoires clandestins ainsi que l'identité de ceux qui les gèrent.



### ▪ Tolérance aux drogues

La notion de *tolérance* n'est pas difficile à appréhender en soi. Il est en revanche très intéressant de gratter sous la surface et de voir combien le phénomène de tolérance est multiple. La tolérance dépend d'ailleurs plus du ou des produits consommés que du consommateur lui-même.

La *tolérance croisée* consiste à développer une tolérance à toutes les substances d'un même groupe. C'est le cas notamment pour les opiacés. Il suffit qu'une personne consomme un opiacé pour que son organisme développe une tolérance à l'ensemble de la famille chimique.

La *tolérance cyclique* est un terme que j'ai trouvé, sur Wikipédia et dans un livre disponible sur Google Books, en français mais pas en allemand, ni en anglais, bien que les trois articles sur le L.S.D. décrivent le même phénomène, à savoir qu'en cas de prise de L.S.D. sur une période, l'usager développe une tolérance, mais celle-ci disparaît après un certain temps, si l'usager ne consomme plus de L.S.D. À la prochaine prise après la période d'abstinence, les effets se feront à nouveau sentir comme à la toute première prise.

Un autre terme « orphelin » (pour lequel je n'ai pas trouvé d'équivalent en allemand) est celui de *tolérance acquise*. Il s'agit ici d'une tolérance dont le niveau ne redescend plus une fois atteint, et ce malgré l'abstinence.

### ▪ Opiacé versus opioïde

L'*opium* a produit de nombreux dérivés médicaux et/ou stupéfiants - la dose faisant le poison - mais aussi lexicaux, qu'il n'est pas toujours très aisé de différencier. L'opium en lui-même est une préparation obtenue suite au raffinement du latex (l'opium brut) extrait de la capsule du pavot somnifère en fin de maturation.

Les *opiacés* sont des médicaments qui contiennent de l'opium. Ainsi le laudanum, ou teinture d'opium, et la codéine sont des opiacés.

Les *opioïdes* sont des composés fabriqués soit par le corps humain soit de façon synthétique et dont la particularité est de produire des effets similaires à ceux de l'opium, sans pour autant lui être chimiquement apparentés. Ils agissent pour cela sur les récepteurs à opiacés du système nerveux.

### ▪ « wake and bake »

Comme l'indique plus ou moins Norman Ohler dans *Der totale Rausch*, la pratique du *wake and bake* consiste à consommer de la drogue dès le petit déjeuner. Les puristes prépareront leur substance de prédilection sur leur table de chevet avant d'aller se coucher pour que la prise de drogue soit la première chose qu'ils font le matin, avant même de se lever.

- **Laberflash**

Je n'ai pas trouvé d'équivalent français à ce terme. Il exprime le besoin irréprensible de parler, souvent pour ne rien dire, que l'on peut ressentir à la prise de certaines drogues. Il existe en français le mot *logorrhée* qui est proche de ce que l'on appelle la *diarrhée verbale*, cependant ces deux mots existent aussi en allemand : *Logorrhö* et *Sprechdurchfall*.

- **Les substances enthéogènes**

Le qualificatif *enthéogène* définit une catégorie de drogue par l'effet recherché. Ici, le but de la prise de la substance est d'entrer dans un état de transe qui permette à son tour de communiquer avec une divinité (Dieu, esprit des ancêtres...). Il ne s'agit donc pas d'un usage récréatif et individuel, mais bien plus d'un usage cérémoniel dans un contexte religieux ou spirituel, particulièrement par des chamanes.

- **Sevrage versus désintoxication**

Les deux termes sont souvent utilisés de façon interchangeable en français. Cependant, au sens le plus strict, le *sevrage* ne désigne qu'une partie de la *désintoxication*, à savoir la première phase au cours de laquelle le patient ne reçoit plus sa substance de prédilection et ressent les symptômes du manque. L'allemand fait la différence entre le *kalter Entzug*, un sevrage brut sans aide médicamenteuse, et un *warmer Entzug*, qui dure un peu plus longtemps et au cours duquel le patient prend des médicaments pour surmonter le manque. Le *Turbo-Entzug*, que j'ai appelé *sevrage express*, est plus court que le sevrage brut (3 à 4 jours) et s'effectue sur un patient en état de narcose.

La *cure de désintoxication* ne se limite pas au sevrage mais comporte un suivi psychologique devant aider le patient à chercher les causes de son addiction et résoudre les problèmes qui leur sont liés afin de l'empêcher de retomber dans la drogue.

- **« Chasser le dragon »**

Cette expression, que l'on retrouve aussi bien en français qu'en allemand et en anglais, vient de l'argot cantonais, où elle s'applique à la consommation de plusieurs drogues (héroïne, morphine, opium). Elle désigne actuellement plus particulièrement un mode d'inhalation de l'héroïne. La drogue sous forme liquide est versée sur une surface en métal (communément une feuille d'aluminium ou le fond d'une boîte de conserve ou d'une canette) et chauffée par en-dessous. Tout en maintenant la préparation en mouvement constant, afin d'éviter de la brûler, le consommateur doit tenter d'inhaler la vapeur qui se dégage. L'opération, s'effectuant dans un équilibre précaire, n'est pas simple. Dans l'expression c'est donc la fumée qui est apparentée à un dragon que l'on chasse. La métaphore peut également aller plus loin si l'on considère que c'est l'effet de la drogue que

« chasse » l'utilisateur. En cherchant ce dragon, qui serait l'extase ultime, celui-ci traque une bête extrêmement dangereuse qui pourrait bien le tuer s'il la trouve.

- **Horrordroge**

Il s'agit d'un surnom donné en particulier à la méthamphétamine, pour lequel il n'y a pas d'équivalent plus percutant que *drogue de l'horreur*. Cette dénomination provient de la mauvaise réputation dont jouit la méthamphétamine en raison de son fort pouvoir addictif et des dégâts qu'elle inflige au corps de ses consommateurs réguliers (dégradation du système immunitaire, asthme, dents déchaussées et généralisation de fortes caries).

- **Straßendroge**

Là encore, l'allemand montre son pouvoir de création de mots pour lesquels le français a besoin d'une expression, qui serait ici « drogue de rue ». Ce mot permet de faire la distinction entre l'achat à un dealer dans la rue ou dans un lieu public tel qu'une discothèque – qui nous vient à l'esprit en premier, lorsqu'on pense aux drogues – et les autres modes d'approvisionnement en drogue : via un ami, via une production ou une fabrication personnelle, via l'achat de médicaments « officiels ».

## **Annexe – Copie de l’original**



## PACKUNGSBEILAGE STATT VORWORT

Gestoßen bin ich auf den Stoff in Koblenz, und zwar in der nüchternen Umgebung des Bundesarchivs, eines Waschbetonbaus aus den Achtzigern. Der Nachlass von Theo Morell, des Leibarztes von Hitler, ließ mich nicht mehr los. Immer wieder durchblätterte ich Morells Tageskalender: kryptische Eintragungen, die sich auf einen »Patienten A« bezogen. Per Lupe versuchte ich, die kaum leserliche Handschrift zu entziffern. Die Seiten waren vollgekritzelt, häufig las ich Einträge wie »hj. w. i.« oder einfach nur »x«. Ganz allmählich klarte das Bild auf: tägliche Injektionen, merkwürdige Substanzen, steigende Dosierungen.

### Zum Krankheitsbild

Sämtliche Aspekte des Nationalsozialismus sind ausgeleuchtet. Unser Geschichtsunterricht lässt keine Lücken, unsere Medienwelt keine weißen Flecken. Bis in den letzten Winkel ist das Thema bearbeitet, von allen Ecken und Enden her. Die deutsche Wehrmacht ist die am besten untersuchte Armee aller Zeiten. Es gibt wirklich nichts, was wir über diese Zeit nicht zu wissen glauben. Das Dritte Reich wirkt hermetisch. Jeder Versuch, etwas Neues darüber zutage zu bringen, hat etwas Bemühtes, beinahe Lächerliches. Und doch begreifen wir nicht alles.

## Zur Diagnose

Über Drogen im Dritten Reich ist in der Öffentlichkeit, aber auch bei Historikern erstaunlich wenig bekannt. Es gibt wissenschaftliche und journalistische Teilbearbeitungen, aber bislang keine Gesamtschau.<sup>1</sup> Eine umfassende und faktengenaue Darstellung, wie Rauschmittel die Geschehnisse im NS-Staat und auf den Schlachtfeldern des Zweiten Weltkrieges geprägt haben, fehlte. Doch wer die Rolle der Drogen im Dritten Reich nicht versteht, die Bewusstseinszustände nicht auch in dieser Hinsicht untersucht, verpasst etwas.

Dass der Einfluss bewusstseinsverändernder Mittel auf das dunkelste Kapitel deutscher Geschichte bislang zu wenig beachtet wurde, liegt am nationalsozialistischen Konzept der »Rauschgiftbekämpfung« selbst, das staatliche Kontrolle über die Substanzen etablierte und die Drogen im Allgemeinen tabuisierte. Sie haben sich folglich aus dem nüchternen Gesichtsfeld der Wissenschaften – umfassende Studien werden an Universitäten bis heute nicht durchgeführt –, des Wirtschaftslebens und des öffentlichen Bewusstseins sowie aus der Geschichtsbetrachtung verabschiedet und in eine Schmutzdecke der Schattenwirtschaft, Panscherei, Kriminalität und des laienhaften Halbwissens verdrückt.

Doch wir können Abhilfe schaffen und eine Interpretation der tatsächlichen Vorkommnisse versuchen, die sich mit der Aufhellung struktureller Bezüge befasst, dem Handwerklichen verpflichtet ist und statt steiler Thesen (die der historischen Realität und ihrer ernüchternden Grausamkeit Unrecht täten) einer detaillierten Erforschung der historischen Fakten dient.<sup>2</sup>

## Potenz des Inhalts

*Der totale Rausch* geht den blutsüchtigen Massenmördern und ihrem folglosen, von jedem Rassen- und sonstigen Gift zu reinigenden Volk unter die Haut und schaut direkt in die Arterien und Venen hinein. Arisch rein ging es darin nicht zu, eher chemisch deutsch – und ziemlich toxisch. Denn wo die Ideologie nicht mehr ausreichte, wurde trotz aller Verbote hemmungslos mit pharmakologischen Mitteln nachgeholfen, an der Basis wie in der Spitze. Hitler führte auch in dieser Hinsicht – und selbst die Armee wurde in großem Stile mit dem Aufputschmittel Methamphetamine (heute als »Crystal Meth« bekannt) für ihre Eroberungsfeldzüge versorgt. In ihrem Umgang mit den Drogen zeigen die Täter von damals eine Scheinheiligkeit, deren Enthüllung entscheidende Aspekte ihres Tuns neu beleuchtet. Eine Maske wird gelüftet, von der wir nicht einmal wussten, dass sie existierte.

## Gefahren bei der Lektüre

Die Versuchung liegt immerhin nahe, dem Blick durch die Drogenreinigungsbrille zu große Bedeutung zuzumessen und eine weitere Geschichtslegende zu konstruieren. Zu beachten gilt deshalb stets: Geschichtsschreibung ist niemals nur Wissenschaft, sondern immer auch Fiktion. Ein »Sachbuch« gibt es in dieser Disziplin streng genommen nicht, denn Fakten sind in ihrer Zuordnung Dichtung – oder zumindest den Deutungsmustern von externen kulturellen Einflüssen unterliegend. Sich bewusst zu machen, dass Historiografie im besten Falle Literatur ist, senkt die Täuschungsgefahr beim Lesen. Was hier präsentiert wird, ist eine unkonventionelle, verzerrte Perspektive, und die Hoffnung liegt darin, in der Verzerrung manches klarer zu erkennen. Die deutsche

Geschichte wird nicht um- oder gar neu geschrieben. Aber im besten Fall in Teilen präziser erzählt.

#### Nebenwirkungen

Dieses Präparat kann Nebenwirkungen verursachen, die aber nicht bei jedem auftreten müssen. Häufig bis sehr häufig: Erschütterungen von Weltbildern, dadurch Irritationen des Großhirns, manchmal verbunden mit Übelkeit oder Bauchschmerzen. Diese Beschwerden sind meist leichter Natur und klingen oft während der Lektüre wieder ab. Gelegentlich: Überempfindlichkeitsreaktionen. Sehr selten: Schwere, anhaltende Störungen der Wahrnehmung. Als Gegenmaßnahme muss die Lektüre in jedem Fall bis zum Ende durchgeführt werden, um das Genesungsziel der angst- und krampflösenden Wirkung zu erreichen.

Wie ist dieses Buch aufzubewahren?

Für Kinder unzugänglich. Das Verfallsdatum bestimmt sich nach dem aktuellen Forschungsstand.

## TEIL I

### VOLKSDROGE METHAMPHETAMIN (1933–1938)



Der Nationalsozialismus war toxisch, im wahrsten Sinne des Wortes. Er hat der Welt ein chemisches Erbe bereitet, das uns heute noch betrifft: ein Gift, das nicht mehr so schnell verschwinden wird. Obwohl sich die Nazis als Saubermänner gaben, mit propagandistischem Pomp und drakonischen Strafen eine ideologisch unterfütterte strikte Antidrogenpolitik umsetzten, wurde unter Hitler eine besonders potente, besonders süchtig machende, besonders perfide Substanz zum populären Produkt. Ganz legal machte dieser Stoff als Pille unter dem Markennamen *Pervitin* in den Dreißigerjahren überall im Deutschen Reich und später auch in den besetzten Ländern Europas Karriere und wurde zur akzeptierten, in jeder Apotheke erhältlichen »Volksdroge«, die erst 1939 unter Rezeptpflicht gestellt und 1941 schließlich den Bestimmungen des Reichsopiengesetzes unterworfen wurde.

Sein Inhaltsstoff, das Methamphetamin, ist heute weltweit illegal beziehungsweise streng reglementiert<sup>3</sup>, gilt aber mit annähernd einhundert Millionen Konsumenten als eines der beliebtesten Gifte der Gegenwart, Tendenz steigend. Es wird in versteckten Labors vielfach von chemischen Laien meist verunreinigt hergestellt und von den Medien als »Crystal Meth« bezeichnet. Die kristalline Form der sogenannten Horrordroge erfreut sich – in häufig hohen Dosierungen bei meist nasaler Aufnahme – ungeahnter Popularität, gerade auch in Deutschland, wo es immer mehr Erstkonsumenten gibt. Das Aufputschmittel

mit dem gefährlich starken Kick findet Verwendung als Partydroge, zur Leistungssteigerung am Arbeitsplatz, in den Büros und Parlamenten, an den Universitäten. Es vertreibt Schlaf und Hunger, verspricht Euphorie, doch ist es, zumal in seiner heutigen Darreichungsform\*, eine gesundheitsschädliche, den Menschen potenziell zerstörende Droge, die rasch süchtig machen kann. Kaum jemand kennt ihren Aufstieg im Dritten Reich.

#### BREAKING BAD: DIE DROGENKÜCHE DER REICHSHAUPTSTADT

Spurensuche im 21. Jahrhundert. Unter einem wie leer gefegten Sommerhimmel, der sich von Industrieanlagen zu geklont wirkenden Neubauhäuserreihen zieht, fahre ich mit der S-Bahn in Richtung Südosten, an den Rand von Berlin. Um die Überreste der Temmler-Werke aufzusuchen, den einstmaligen Hersteller des Pervitin, muss ich in Adlershof aussteigen, das sich heutzutage »Deutschlands modernster Technopark« nennt. Ich halte mich an diesem Campus abseits und schlage mich durch urbanes Niemandsland, an zerfallenen Fabrikgebäuden vorbei, durchquere eine Ödnis aus bröckelndem Backstein und rostigem Stahl.

Die Temmler-Werke siedelten sich 1933 hier an. Ein Jahr später, als Albert Mendel, jüdischer Miteigentümer der Chemischen Fabrik Tempelhof, enteignet wurde, übernahm Temmler dessen Anteil und expandierte rasch. Es waren gute Zeiten für die deutsche chemische Industrie, zumindest, wenn sie rein arisch war, und ganz besonders boomte die pharmazeutische Entwicklung.

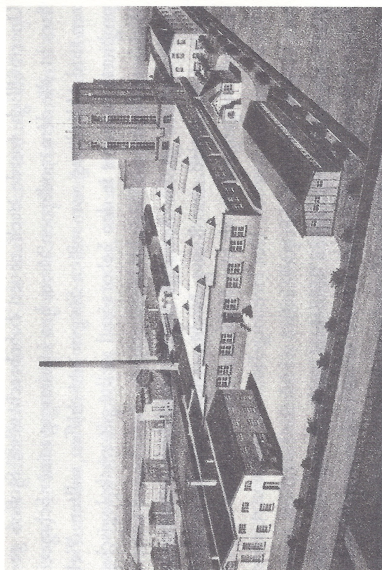
\* Methamphetamine ist als psychoaktives Molekül in seiner Reinform weniger gesundheitsschädlich als die in Schwarzlabors oft laienhaft hergestellten Crystal-Meth-Chargen, denen Gifte wie Benzin, Batterisäure oder Frostschutzmittel zugesetzt werden.

Unermüdlich wurde nach neuen bahnbrechenden Stoffen geforscht, die dem modernen Menschen Linderung seiner Schmerzen und Ablenkung von seinen Sorgen verschaffen sollten. Viel probierte man aus in den Labors und stellte pharmakologische Weichen, die unsere Wege bis heute prägen.

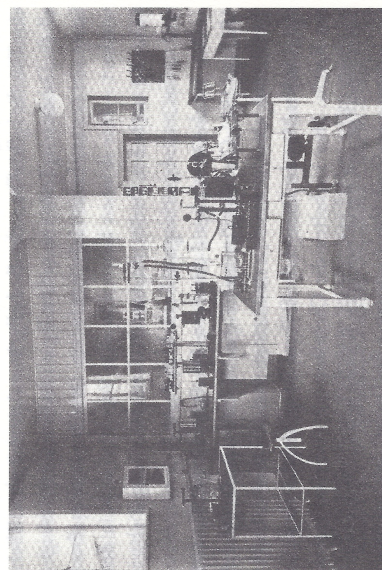
Mittlerweile ist die ehemalige Arzneimittelfabrik Temmler in Berlin-Johannisthal eine Ruine. Nichts erinnert an die prosperierende Vergangenheit, als hier Millionen von Pervitinpillen pro Woche gepresst wurden. Das Firmengelände ist unbenutzt, eine tote Liegenschaft. Ich überquere einen verödeten Parkplatz, muss durch ein wild gewuchertes Wäldchen hindurch und über eine Mauer hinweg, auf der noch immer Glasscherben zur Abwehr von Eindringlingen kleben. Zwischen Farnen und Schösslingen steht das alte, aus Holz errichtete »Hexenhäuschen« von Grün-der-Theodor Temmler, die einstige Keimzelle der Firma. Hinter dichtem Erlengesträuch ragt ein Backsteinbau auf, ebenfalls komplett verlassen. Ein Fenster ist so zerbrochen, dass ich hindurchsteigen kann. Im Innern geht es einen langen, dunklen Gang entlang. Muff und Moder dringen aus Wänden und Decken. Am Ende eine Tür, die halb offen steht. Ihr hellgrüner Anstrich platzt überall ab. Dahinter scheint von rechts Tageslicht durch zwei bleigefasste zerborstene Industriefenster herein. Draußen ist alles überwuchert – hier drinnen Leere. Ein altes Vogelnest liegt in der Ecke. Bis zur hohen Decke mit ihren kreisrunden Abzugsöffnungen sind weiße, teils abgeschlagene Kacheln gezogen.

Dies ist das ehemalige Labor von Dr. Fritz Hauschild, von 1937 bis 1941 Chef der Pharmakologie bei Temmler, der auf der Suche nach einer neuen Art von Arznei war, einem »leistungssteigernden Mittel«. Dies ist die frühere Drogenküche des Dritten Reichs. Hier köchelten die Chemiker mit Porzellantiegeln, Kondensatoren mit durchlaufenden Röhren und Glaskühlern ihren lupenreinen Stoff. Hier klapperten die Deckel der bauchigen

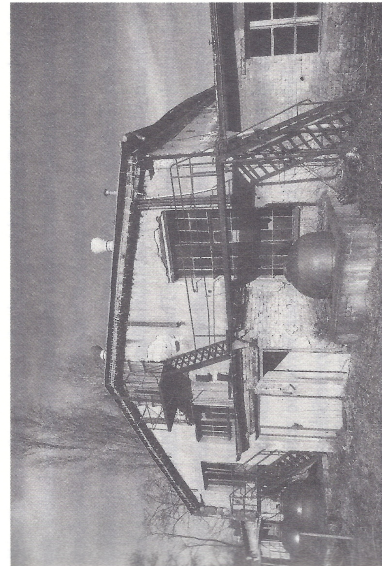




Die Temmler-Werke in Berlin-Johannisthal, damals ...



... und heute



Cette double-page n'a pas été retenue dans le passage à traduire.

22 Teil I: *Volksdroge Methamphetamine* (1933–1938)

Siedekolben und entließen mit zischendem Geräusch gelbroten heißen Dampf, während Emulsionen knackten und weiß behandschulte Finger am Perkulator Einstellungen vornahmen. Methamphetamine entstand – und zwar in einer Qualität, die selbst der fiktionale Drogenkoch Walter White in der US-amerikanischen TV-Serie *Breaking Bad*, die Crystal Meth zum Symbol unserer Zeit stilisiert hat, in seinen besten Stunden nicht erreicht.

Wörtlich übersetzt bedeutet *breaking bad* so viel wie *plötzlich sein Verhalten ändern und etwas Schlechtes tun*. Vielleicht auch keine falsche Überschrift für die Jahre 1933 bis 1945.

#### VORSPIEL IM 19. JAHRHUNDERT: DIE URDRUGE

»Freiwillige Abhängigkeit ist der schönste Zustand.«

Johann Wolfgang von Goethe

Um die historische Relevanz dieser und anderer Drogen für die Geschehnisse im NS-Staat verstehen zu können, müssen wir zurückgehen. Die Entwicklungsgeschichte der modernen Gesellschaften ist an die Entstehungs- und Verteilungsgeschichte der Rauschmittel ebenso gekoppelt wie die Ökonomie an den Fortschritt der Technik. Ein Anfangspunkt: Im Jahre 1805 schrieb Goethe im klassizistischen Weimar seinen *Faust* und brachte mit dichterischen Mitteln eine seiner Thesen auf den Punkt, nach der die Genese des Menschen selbst drogeninduziert ist: Ich verändere mein Gehirn, also bin ich. Zur gleichen Zeit unternahm im weniger glamourösen westfälischen Paderborn der Apotheker-gehilfe Friedrich Wilhelm Sertürner Versuche mit dem Schlafmohn, dessen verdickter Saft, das Opium, die Schmerzen betäubt wie kein anderer Stoff. Goethe wollte auf poetisch-dramatischem Wege erkunden, was die Welt im Innersten zusammenhält – Ser-

Vorspiel im 19. Jahrhundert: die Urdroge 23

türner hingegen ein handfestes jahrtausendaltes Problem lösen, das die Spezies mindestens ebenso tangierte.

Die konkrete Herausforderung für den einundzwanzig Jahre jungen, genialischen Chemiker: Je nach Wuchsbedingungen ist der Wirkstoff in der Mohnpflanze in sehr unterschiedlicher Konzentration vorhanden. Mal lindert ihr bitterer Saft die Pein nicht stark genug, mal kommt es zu ungewollter Überdosierung und Vergiftung. Ganz auf sich gestellt, ebenso wie der das opiumhaltige Laudanum konsumierende Goethe in seiner Dichterstube, machte Sertürner eine sensationelle Entdeckung: Es gelang ihm, das Morphin zu isolieren, jenes entscheidende Alkaloid des Opiums, eine Art pharmakologischen Mephisto, der Schmerz zu Wohlgefallen verzaubert. Es war ein Wendepunkt in der Geschichte nicht nur der Pharmazie, sondern eines der wichtigsten Ereignisse des beginnenden 19. Jahrhunderts, der Menschheitsgeschichte überhaupt. Der Schmerz, dieser unheimliche Begleiter, konnte nun präzise dosiert besänftigt, ja beseitigt werden. Apotheken überall in Europa, in denen bislang die Pharmazeuten nach bestem Wissen und Gewissen ihre Pillen aus den Zutaten des eigenen Gewürzgärtleins oder den Lieferungen des Kräuterweibleins gedreht hatten, entwickelten sich binnen weniger Jahre zu veritablen Manufakturen, in denen sich pharmakologische Standards etablierten.\* Im Morphin steckte nicht nur Linderung vor allem Unbill des Lebens, sondern auch das große Geschäft.

In Darmstadt tat sich der Besitzer der Engel-Apotheke, Emanuel Merck, als Pionier dieser Entwicklung hervor und postulierte 1827 als Unternehmensphilosophie, Alkaloide und an-

\* Vorläufer dieser Betriebe waren die christlichen Klöster, die bereits im Mittelalter Arzneimittel im Großbetrieb herstellten und über ihre Einzugsbereiche hinaus exportierten. Auch in Venedig (wo 1647 das erste Kaffeehaus Europas eröffnete) hatte es seit dem 14. Jahrhundert eine Produktion chemischer und pharmazeutischer Präparate gegeben.



dere Arzneistoffe in stets gleicher Qualität liefern zu wollen. Es war die Geburtsstunde nicht nur der noch heute prosperierenden Firma Merck, sondern der deutschen pharmazeutischen Industrie überhaupt. Als um 1850 die Injektionsspritze erfunden wurde, konnte den Siegeszug des Morphins nichts mehr aufhalten. Massenhaft verwendete man den Schmerzmittel im amerikanischen Bürgerkrieg 1861–65 ebenso wie im deutsch-französischen Krieg 1870/71. Dort ging bald gewohnheitsmäßig die Morphium-Fixe um.<sup>4</sup> Ihr Einfluss war entscheidend, im Guten wie im Schlechten. Zwar konnte die Pein selbst Schwerverletzter gebändigt werden – doch das machte Kriege im noch größeren Stil erst möglich: Die Kämpfer, früher durch eine Verwundung meist langfristig untuglich gemacht, wurden nun rascher wieder aufgepäppelt und nach Möglichkeit erneut in die vordersten Reihen befördert.

Mit dem Morphin, auch Morphinum genannt, erreichte die Entwicklung der Schmerzbekämpfung und Betäubung einen entscheidenden Höhepunkt. Das betraf gleichermaßen die Armee wie die zivile Gesellschaft. Vom Arbeiter bis zum Adligen setzte das vermeintliche Allheilmittel sich durch, überall auf der Welt, von Europa über Asien bis Amerika. In den *drugstores* zwischen Ost- und Westküste der USA wurden zu dieser Zeit vor allem zwei Wirkstoffe rezeptfrei angeboten: Morphinhaltige Säfte stellten ruhig, während kokainhaltige Mischgetränke (wie in den Anfängen der Mariani-Wein, ein Bordeaux mit Coca-Extrakt, oder auch die Coca-Cola\*) gegen Stimmungsleiden und als hedonistische Euphorika sowie zur Lokalanästhesie Verwendung fanden. Doch das war erst der Anfang. Rasch wollte die entstehende In-

\* Der amerikanische Apotheker Pemberton kombinierte um 1885 herum Kokain mit Koffein zu einem als Erfrischungs- wie bald auch Allheilmittel angebotenen Getränk namens Coca-Cola. Bis 1903 enthielt die Ur-Coke pro Liter angeblich bis zu 250 Milligramm Kokain.<sup>5</sup>

dustrie diversifizieren; neue Produkte mussten her. Am 10. August 1897 mischte Felix Hoffmann, ein Chemiker der Firma Bayer, aus einem Wirkstoff der Weidenrinde die Acetylsalicylsäure zusammen, die als Aspirin in den Handel kam und den Globus eroberte. Elf Tage später erfand derselbe Mann eine weitere Substanz, die ebenfalls weltberühmt werden sollte: Diacetylmorphin, ein Derivat des Morphins – die erste Designerdroge überhaupt. Unter dem Markennamen Heroin kam sie auf den Markt und trat ihren Siegeszug an. »Heroin ist ein schönes Geschäft«, verkündeten die Direktoren von Bayer stolz und vermarkteten das Mittel gegen Kopfschmerzen, Unwohlsein und sogar als Hustensaft für Kinder. Selbst Säuglingen könne es bei Darmkoliken oder Schlafproblemen gegeben werden.<sup>6</sup>

Das Geschäft brummt nicht nur bei Bayer. Gleich mehrere moderne Pharmaziestandorte entwickelten sich im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts entlang des Rheins. Strukturell standen die Sterne günstig: Zwar gab es aufgrund der Kleinstaaterei im Deutschen Kaiserreich nur begrenzt Bankkapital und Risikobereitschaft für Großinvestitionen, doch genau das brauchte die chemische Industrie gar nicht, da sie im Vergleich zur traditionellen Schwerindustrie verhältnismäßig wenige Gerätschaften und Rohstoffe benötigte. Auch geringe Einsätze versprachen hohe Gewinnmargen. Es zählten vor allem Intuition und Sachverstand der Entwickler, und Deutschland, reich an Humankapital, konnte auf ein schier unerschöpfliches Potenzial an exzellent ausgebildeten Chemikern und Ingenieuren zurückgreifen, das sich aus dem damals noch besten Bildungssystem der Welt speiste. Das Netz aus Universitäten und technischen Hochschulen galt als vorbildlich: Wissenschaft und Wirtschaft arbeiteten Hand in Hand. Es wurde auf Hochtouren geforscht, eine Vielzahl an Patenten entwickelt. Deutschland wurde, gerade was die chemische Industrie anging, noch vor der Jahrhundertwende

26 Teil I: Volksdroge Methamphetamine (1933–1938)

zur »Werkstatt der Welt« – und »Made in Germany« zum Gütesiegel, auch was Drogen betraf.

## DEUTSCHLAND, LAND DER DROGEN

Das änderte sich nach dem Ersten Weltkrieg erst mal nicht. Konnten sich Frankreich und England natürliche Stimulanzien wie Kaffee, Tee, Vanille, Pfeffer und andere Naturheilmittel aus ihren Kolonien in Übersee beschaffen, mussten in Deutschland, das durch die Versailler Verträge seine (zumal vergleichsweise spärlichen) exterritorialen Besitztümer verlor, andere Wege gefunden, sprich künstlich produziert werden. Denn Anregungsmittel brauchte das Land: Das Kriegsdebakel hatte tiefe Wunden gerissen, mannigfaltige Schmerzen verursacht, körperliche wie psychische. In den Zwanzigerjahren gewannen Drogen für die niedergedrückte Bevölkerung zwischen Ostsee und Alpen kontinuierlich an Bedeutung. Und das Know-how für deren Produktion war vorhanden.

Die Weichen für eine moderne pharmazeutische Industrie waren also gestellt, und viele chemische Substanzen, die wir heute kennen, wurden in einer kurzen Zeitspanne entwickelt und zur Patentreife gebracht. Deutsche Firmen bauten sich die führende Position am Weltmarkt auf. Nicht nur produzierten sie die meisten Arzneien, auch lieferten sie den Löwenanteil der chemischen Grundstoffe für deren Herstellung überall auf der Welt. Eine New Economy entstand, ein Chemical Valley zwischen Oberursel und dem Odenwald. Zuvor unbekannte Klitschen prosperierten über Nacht, wurden zu einflussreichen Firmen. 1925 schlossen sich die großen Chemiefabriken zur IG Farben zusammen, aus dem Stand einem der mächtigsten Konzerne weltweit, mit Sitz in Frankfurt am Main. Vor allem Opiate waren noch

Deutschland, Land der Drogen 27

immer deutsche Spezialität. 1926 stand das Land an der Spitze der Morphin produzierenden Staaten und war Exportweltmeister, was Heroin anging: 98 Prozent der Produktion gingen ins Ausland.<sup>7</sup> Von 1925 bis 1930 wurden 91 Tonnen Morphin hergestellt, 40 Prozent der Weltproduktion.<sup>8</sup> Nur unter Vorbehalt und dem Druck der Versailler Verträge unterzeichnete Deutschland 1925 das internationale Opiumabkommen des Völkerbundes, das den Verkehr regulierte. Erst 1929 kam es in Berlin zur Ratifikation. Die deutsche Alkaloidindustrie veredelte 1928 noch knapp 200 Tonnen Opium.<sup>9</sup>

Auch in einer anderen Stoffklasse führten die Deutschen: Die Firmen Merck, Boehringer und Knoll beherrschten 80 Prozent des Weltmarktes für Kokain. Vor allem Mercks Kokain aus Darmstadt galt auf dem gesamten Globus als Spitzenzeugnis, sodass Produktpiraten in China die Etiketten millionenfach nachdruckten.<sup>10</sup> Für Rohkokain fungierte Hamburg als europäischer Hauptumschlagplatz. Jedes Jahr wurden Tausende von Kilogramm legal über den Hafen importiert. So verbrachte zum Beispiel Peru seine gesamte Jahresproduktion an Rohkokain, jeweils über fünf Tonnen, beinahe ausschließlich nach Deutschland zur Weiterverarbeitung. Die einflussreiche Interessenvertretung »Fachgruppe Opium und Kokain«, in der sich die deutschen Drogenhersteller zusammengeschlossen hatten, arbeitete unermüdlich an einer engen Verflechtung zwischen Regierung und chemischer Industrie. Zwei Kartelle, je aus einer Handvoll Firmen bestehend, teilten laut Kartellvertrag den lukrativen Markt des »gesamten Erdkreises«<sup>11</sup> unter sich auf: die sogenannte Kokainkonvention und die Opiatekonvention. Als geschäftsführend fungierte in beiden Fällen Merck.<sup>12</sup> Die junge Republik badete in bewusstseinsverändernden und rauscherzeugenden Substanzen, lieferte Heroin oder Kokain in alle vier Himmelsrichtungen und stieg zum globalen Dealer auf.

## DIE CHEMISCHEN ZWANZIGER

Diese wissenschaftliche und ökonomische Entwicklung fand ihre Entsprechung auch im Zeitgeist. Künstliche Paradiese waren in der Weimarer Republik en vogue. Lieber flüchtete man sich in Schweinwelten, als sich mit der häufig weniger rosigen Realität auseinanderzusetzen – ein Phänomen, das diese erste Demokratie auf deutschem Boden geradezu definierte, politisch wie kulturell. Man wollte die wahren Gründe für die Kriegsniederlage nicht einsehen, verdrängte die Mitverantwortung des kaiserlich-deutschen Establishments am Kriegsfiasco. Die böse Legende vom »Dolchstoß« machte die Runde: Das deutsche Militär habe nur deshalb nicht gesiegt, weil es aus dem eigenen Land, nämlich von der Linken, sabotiert worden sei.<sup>13</sup>

Diese Weltfluchtendenzen entluden sich häufig genug in blankem Hass wie im kulturellen Exzess. Nicht nur im Döblinschen »Alexanderplatz«-Roman galt Berlin als die Hure Babylon, mit der schäbigsten Unterwelt aller Städte, die ihr Heil in den schlimmsten Ausschweifungen suchte, die man sich nur vorstellen vermochte, und dazu gehörten nun einmal die Rauschmittel. »Das Berliner Nachtleben, Junge-Junge, so was hat die Welt noch nicht gesehen! Früher mal hatten wir eine prima Armee; jetzt haben wir prima Perversitäten!«, schrieb der Schriftsteller Klaus Mann.<sup>14</sup> Die Stadt an der Spree geriet zum Synonym für moralische Verfallbarkeit, und als die Währung aufgrund der massiven Ausweitung der Geldmenge zur Begleichung der Staatsschulden ins Bodenlose rutschte und im Herbst 1923 auf sage und schreibe 4,2 Billionen Mark zu einem US-Dollar fiel, schienen sämtliche moralischen Werte gleich mit zu verfallen.

Alles wirbelte in einem toxikologischen Taumel durcheinander. Die Ikone dieser Zeit, die Schauspielerin und Tänzerin Anita Berber, tauchte bereits zum Frühstück weiße Rosenblät-

ter in einen Cocktail aus Chloroform und Äther, um sie abzutuschen: *wake and bake*. Filme über Kokain oder Morphinium liefen in den Kinos, und an den Straßenecken gab es sämtliche Drogen rezeptfrei. Angeblich waren vierzig Prozent der Berliner Ärzte morphinsüchtig.<sup>15</sup> In der Friedrichstadt betrieben chinesische Händler aus dem ehemaligen Pachtgebiet Kiautschou Opiumhöhlen. Illegale Nachtlokale eröffneten in den Hinterzimmern von Mitte. Schlepper verteilten Flugblätter am Anhalter Bahnhof, warben für illegale Partys und »Schönheitsabende«. Große Clubs wie das berühmte Haus Vaterland am Potsdamer Platz, das für seine ausschweifende Promiskuität berühmte Ballhaus Resi in der Blumenstraße oder kleinere Etablissements wie die Kaka-du-Bar oder die Weiße Maus, an deren Eingang Masken verteilt wurden, um die Anonymität der Gäste zu garantieren, zogen die Amüsierwilligen in Scharen an. Aus den westlichen Nachbarländern und den USA setzte eine frühe Form des Amüster- und Drogen-Tourismus ein – weil in Berlin alles so aufregend wie günstig war.

Weltkrieg verloren, alles erlaubt: Die Metropole mutierte zur Experimentierhauptstadt Europas. Plakate an Hauswänden warnten in greller expressionistischer Schrift: »Berlin, halte ein, besinne dich, dein Tänzer ist der Tod!«. Die Polizei kam nicht mehr hinterher; die Ordnung brach erst sporadisch, dann chronisch zusammen, und die Vergnügungskultur füllte das Vakuum, so gut sie konnte, wie ein populäres Lied aus jener Zeit illustriert:

*Einst ward uns durch den Alkohol,  
Das süße Ungeheuer,  
Zu Zeiten kannibalsch wohl,  
Doch jetzt kommt das zu teuer.  
Und wir Berliner greifen drum  
Zu Kokain und Morphinium*



*Mag's donnern drauß' und blitzen,  
Wir schnupfen und wir spritzen! (...)*

*Der Ober bringt im Restaurant  
Das Kokadöschchen gerne,  
Dann lebt man ein paar Stunden lang  
Auf einem besseren Sterne;  
Das Morphem wirkt (subkutan)  
Gär prompt auf das Zentralorgan,  
Die Geister zu erhitzen  
Wir schnupfen und wir spritzen!*

*Die Mittelchen sind zwar verwehrt  
Durch das Gesetz von oben,  
Doch was man offiziell entbehrt,  
Wird heutzutage geschoben.  
So kommt man leicht zur Euphorie  
Und wenn uns wie das liebe Vieh  
Die bösen Feinde rupfen  
Wir spritzen und wir schnupfen!*

*Und spritzt man sich ins Irrenhaus  
Und schnupft man sich zu Tode  
Du lieber Gott, was macht das aus  
In dieser Weltpisode!  
Ein Narrenhaus ist ohnedies  
Europa und ins Paradies  
Mag Einer gern heut schlupfen  
Durch Spritzen und durch Schnupfen!*<sup>16</sup>

1928 gingen allein in Berlin 73 Kilogramm Morphin und Heroin ganz legal auf Rezept in den Apotheken über den Ladentisch.<sup>17</sup>

Wer es sich leisten konnte, konsumierte Kokain, die ultimative Waffe zum Intensivieren des Moments. Man schnupfte und empfand: Augenblick, verweile doch, du bist so schön. Koks verbreitete sich überall und symbolisierte die ausschweifende Zeit. Als »Degenerationsgift« war es dagegen bei Kommunisten wie Nazis, die um die Macht auf den Straßen konkurrierten, gleichermaßen verpönt. Gegenreaktionen, was die freizügige Zeit anging, häuften sich. Deutschnationale gifteten gegen den »Verfall der Sit-ten«, aber auch aus dem konservativen Lager kamen solche Attacken. Selbst wenn man den Aufstieg Berlins zur Kulturmetropole mit Stolz aufnahm – gerade das Bürgertum, das in den Zwanzigerjahren an Status verlor, zeigte seine Verunsicherung durch radikale Verurteilung der Vergnügungs- und Massenkultur, die als dekadent westlich verschrien war.

Am ärgsten agitierten die Nationalsozialisten gegen die pharmakologische Heilsuche der Weimarer Zeit. Ihre unverhohlene Abkehr vom parlamentarischen System, von der verachteten Demokratie per se, wie auch von der urbanen Kultur einer sich öffnenden Gesellschaft fand in identitätsstiftenden Stammtischparolen gegen die vermeintlich verlotterten Zustände der verhassten »Judenrepublik« ihren Ausdruck.

Die Nazis hielten ihr eigenes Rezept für die Gesundung des Volkes parat und versprachen ideologische Heilung. Für sie konnte es nur einen legitimierten Rausch geben, den braunen. Denn auch der Nationalsozialismus strebte transzendente Zustände an: Die NS-Illusionswelt, in die die Deutschen gelockt werden sollten, nutzte von Anfang an Techniken des Rausches zur Mobilisierung. Weltgeschichtliche Entscheidungen, so stand es bereits in Hitlers Hetschrift »Mein Kampf«, müssten während Zuständen von rauschhafter Begeisterung oder gegebenenfalls der Hysterie erzwungen werden. Die NSDAP bestach deshalb zum einen durch populistische Argumente, zum anderen durch



Fackelläufe, Fahnenweihen, rauschhafte Kundgebungen und öffentliche Reden, die auf die Erreichung eines kollektiven Ekstasezustandes abzielten. Hinzu kamen die »Gewalträusche« der SA in der sogenannten Kampfzeit, häufig genug vom Alkoholmissbrauch befeuert. \* Realpolitik tat man gern als unheroischen Kuhhandel ab: Eine Art gesellschaftlicher Rauschzustand sollte die Politik ersetzen.<sup>18</sup> Wenn die Weimarer Republik psychohistorisch als Verdrängergesellschaft gesehen werden kann, waren ihre vermeintlichen Antagonisten, die Nationalsozialisten, Speerspitze dieser Strömung. Die Drogen waren ihnen verhasst, denn sie wollten selbst wie eine wirken.

#### MACHTWECHSEL HEISST SUBSTANZENWECHSEL

»... während der abstinenten Führer schwieg«<sup>19</sup>

Günter Grass

Hitlers engstem Zirkel gelang es schon während der Weimarer Zeit, das Bild eines ununterbrochen arbeitenden Mannes zu etablieren, der seine Existenz komplett in den Dienst »seines« Volkes stellt. Eine unangreifbare Führungsfigur, einzig und allein mit der Herkulesaufgabe betraut, die gesellschaftlichen Widersprüche und Probleme in den Griff zu bekommen und die negativen Folgen des verlorenen Weltkrieges auszubügeln. Ein Miststreiter Hitlers berichtete im Jahr 1930: »Er ist nur Genie und Körper. Und diesen Körper kasteit er, daß es unsereinen jammern kann!«

\* Hier sei auch auf die Gründung der NSDAP am 24.2.1920 in einem Bierkeller, dem Münchner Hofbräuhaus, verwiesen. Früh spielte der Alkohol eine wichtige Rolle bei den männerbündischen Ritualen der braunen Partei und ihrer SA. Die Rolle des Alkohols im Dritten Reich wird in diesem Buch nur gestreift, weil sie den Rahmen sprengen würde, und verdient eine eigenständige Erörterung.

Er raucht nicht, er trinkt nicht, er ißt fast nur Grünzeug, er faßt keine Frau an.«<sup>20</sup> Nicht einmal Kaffee gönne sich Hitler. Nach dem Ersten Weltkrieg habe er seine letzte Packung Zigaretten bei Linz in die Donau geworfen; seitdem kämen keine Gifte mehr in seinen Körper.

»Wir Abstinenten haben – nebenbei erwähnt – eine besondere Ursache, unserem Führer dankbar zu sein, wenn wir bedenken, welch ein Vorbild seine persönliche Lebensführung und seine Stellung zu den Rauschgiften für jeden sein kann«, hieß es in der Mitteilung eines Abstinentenverbandes.<sup>21</sup> Der Reichskanzler: ein angeblich reiner Mensch, allen weltlichen Genüssen abhold, ohne Privatleben. Ein Dasein, von vermeintlicher Entsagung und dauerndem Opfer geprägt. Ein Vorbild für eine rundum gesunde Existenz. Der Mythos des Drogenfeindes und Abstinenzlers Hitler, der seine eigenen Bedürfnisse hinterstellt, war essenzieller Bestandteil der NS-Ideologie und wurde durch die Massenmedien immer wieder inszeniert. Ein Mythos entstand, der sich in der öffentlichen Meinung, aber auch bei kritischen Denkern festsetzte und bis heute nachhallt. Ein Mythos, den es zu dekonstruieren gilt.

In der Folge ihrer Machtergreifung am 30. Januar 1933 erstickten die Nationalsozialisten in kurzer Zeit die exaltierte Vergnügungskultur der Weimarer Republik mit all ihren Offenheiten und Ambivalenzen. Drogen wurden tabuisiert, da sie andere Irrealitäten erlebbar machten als die nationalsozialistischen. »Verführungsgifte«<sup>22</sup> hatten in einem System, in dem allein der Führer verführen sollte, keinen Platz mehr. Der Weg, den die Machthaber in ihrer sogenannten Rauschgiftbekämpfung beschritten, lag dabei weniger in einer Verschärfung des Opiumgesetzes, das man aus der Weimarer Zeit schlicht übernahm<sup>23</sup>, sondern in mehreren neuen Verordnungen, die der nationalsozialistischen Leitidee der »Rassenhygiene« dienten. Dem Begriff »Droge«, der einmal ganz

neutral »getrocknete Pflanzenteile« bedeutet hatte\*, wurden negative Werte zugeschrieben, Drogenkonsum stigmatisiert und – mithilfe der rasch ausgebauten entsprechenden Abteilungen der Kriminalpolizei – schwerstens geahndet.

Diese neue Akzentuierung griff bereits im November 1933, als der gleichgeschaltete Reichstag ein Gesetz verabschiedete, das die Zwangseinweisung Süchtiger in eine geschlossene Anstalt bis zu zwei Jahren ermöglichte, wobei dieser Aufenthalt durch richterlichen Beschluss unbegrenzt verlängert werden konnte.<sup>24</sup> Weitere Maßnahmen sahen vor, dass Ärzte, die Rauschmittel konsumierten, mit Berufsverbot von bis zu fünf Jahren belegt werden sollten. Was die Erfassung von Konsumenten illegaler Substanzen anging, galt das Ärztegeheimnis als aufgehoben. Der Vorsitzende der Berliner Ärztekammer ordnete an, dass jeder Arzt eine »Rauschgiftmeldung« zu erstatten habe, sobald ein Patient länger als drei Wochen Betäubungsmittel erhielt, denn »die öffentliche Sicherheit ist fast in jedem Fall von chronischem Alkaloidmißbrauch gefährdet«.<sup>25</sup> Ging eine solche Meldung ein, überprüfen zwei Gutachter den Betroffenen. Befanden sie seine Erbanlagung für »in Ordnung«, kam es zu einer abrupten Zwangsentziehung. Während man in der Weimarer Republik noch den langsa- men oder sanften Entzug bevorzugt hatte, wollte man nun zur Abschreckung den Abhängigen die Entzugsschmerzen nicht ersparen.<sup>26</sup> Fiel die Bewertung der Erbanlagen negativ aus, konnte ein Gericht die Einweisung auf unbestimmte Zeit anordnen. Drogenkonsumenten landeten bald auch in Konzentrationslagern.<sup>27</sup>

\* Etymologisch stammt der Begriff von dem niederländischen *droog* ab, für trocken. Während der holländischen Kolonialzeit wurden damit getrocknete Genussmittel aus Übersee beschrieben, wie Gewürze oder Tee. In Deutschland galten einst sämtliche pharmazeutisch nutzbaren (getrockneten) Pflanzen und Pflanzenteile, Pilze, Tiere, Mineralien etc. als »Drogen«, später dann grundsätzlich alle Heilmittel und Arzneien – daher zum Beispiel der Begriff *Drogerie*.

**-Zentralkartei -**  
Nummernreiter bedeuten:

1 Händler (inländische)	10 Behälter u. Hilfsmittel	19 Händler (internationale)
2 Verbraucher	11 Süchtige (inländische)	20 Drogenabhängige
3 Kokainsüchtige	12 Ärzte (inländische)	21 Kriegsbeschädigte
4 Sonstige Süchtige	13 Apotheker (inländische)	22 Künstler
5 Rezeptfälscher	14 Apotheker (inländische)	23 Heil- u. Pflegepersonal
6 Rezeptdiebe	15 Dolmetschende	24
7 Bim. Diebe u. Entreiber	16 Pervertierte Süchtige	25 Berufsuntersagung
8 Paraphernalien	17 Opiumabhängige	26 Eukodalsüchtige
9 Ärzte (inländische)	18 Morphiumabhängige	27
Farbige Reiter bedeuten:		
Lila: Juden		
Gelb: Berliner Täter		
Schwarz: In polnische Verbannung		
Blau: Selbstmörder		

Rot: Zur Entziehungskur Untergebracht  
Grün: Nach 1931 Süchtiggewordene

Die Erfassungskarte der Reichszentrale zur Bekämpfung von Rauschgiftvergehen konnte über Leben und Tod entscheiden.<sup>28</sup>

Zudem wurde jeder Deutsche aufgefordert, »Beobachtungen über etwa an Rauschgiftsucht leidende Angehörige und Bekannte mitzuteilen, damit sofort Abhilfe geschaffen werden kann.«<sup>29</sup> Karteien wurden erstellt, die eine lückenlose Erfassung ermöglichen sollten. Früh instrumentalisierte die Nazis also auch ihren Kampf gegen die Rauschmittel zum Ausbau eines Spitzelstaates. Bis in jeden Winkel des Reiches hinein exekutierte die Diktatur ihre sogenannte Gesundheitsführung: In allen Gauen gab es eine »Arbeitsgemeinschaft für Rauschgiftbekämpfung«. Darin betätigten sich Ärzte, Apotheker, Vertreter von Sozialversicherungen und der Justiz, der Armee und Polizei sowie der Natio-

L'illustration et sa légende n'ont pas été retenues dans le passage à traduire.

nalsozialistischen Volkswohlfahrt – und woben ein lückenloses Antidrogenetz. Dessen Fäden liefen im Reichsgesundheitsamt in Berlin zusammen, in der Hauptabteilung II des Reichsausschusses für Volksgesundheit. Eine »Pflicht zur Gesundheit« wurde postuliert, die mit der »totalen Eindämmung aller nachweisbaren Schäden körperlicher, geistiger und sozialer Art einhergehen will, die durch den Missbrauch sowohl von artfremden Giftstoffen wie auch durch Alkohol und Tabak entstehen könnten«. Zigarettenwerbung wurde stark eingeschränkt, und Drogenverbote sollten die »letzten noch vorhandenen Einbruchsstellen internationaler Lebensideale in unser Volk verrammeln«.<sup>30</sup>

Im Herbst 1935 wurde mit dem *Ehegesundheitsgesetz* die Hochzeit untersucht, wenn einer der Heiratswilligen an einer »geistigen Störung« litt. Betäubungsmittelsüchtige fielen automatisch in diese Kategorie und wurden als »psychopathische Persönlichkeiten« gebrandmarkt – und zwar ohne Aussicht auf Heilung. Dieses Eheverbot sollte eine »Ansteckung des Partners, sowie erblich bedingtes Suchtpotential« bei Kindern verhindern, denn bei »den Nachkommen von Rauschgiftsüchtigen (sei) eine erhöhte Anzahl von seelischen Abartigkeiten«<sup>31</sup> gefunden worden. Das *Gesetz zur Verhinderung erbkranken Nachwuchses* zog die brutale Konsequenz der Zwangssterilisation nach sich: »Aus rassenhygienischen Gründen müssen wir daher darauf bedacht sein, hochgradig Süchtige von der Fortpflanzung auszuschalten.«<sup>32</sup>

Es sollte noch schlimmer kommen. Unter dem propagandistisch verwendeten Begriff der Euthanasie wurden »kriminelle Geisteskranken«, zu denen auch Menschen zählten, die Drogen konsumierten, in den ersten Kriegsjahren ermordet. Die genaue Zahl lässt sich nicht mehr rekonstruieren.<sup>33</sup> Entscheidend für das Schicksal war hierbei die Beurteilung auf der jeweiligen Erfassungskarte: Ein Plus hieß Todesspritze oder Gaskammer, ein Minus gab noch einmal Aufschub. Wurde eine Überdosis Morphin zur

Tötung verwendet, stammte diese mitunter aus der Reichszentrale zur Bekämpfung von Rauschgiftvergehen, die 1936 als erste reichsweite Drogenpolizeibehörde aus dem Berliner Rauschgiftdezernat hervorgegangen war. Unter den Selektionsärzten habe »eine berauschende Gehobenheit«<sup>34</sup> geherrscht. So diente die Antidrogenpolitik als Vehikel zur Ausgrenzung und Unterdrückung wie sogar zur Vernichtung von Randgruppen und Minderheiten.

#### ANTIDROGENPOLITIK ALS ANTISEMITISCHE POLITIK

»Der Jude hat mit den raffiniertesten Mitteln versucht, Geist und Seele des deutschen Menschen zu vergiften und das Denken auf einen undeutschen Weg, der ins Verderben führen mußte, zu leiten. (...) Diese jüdische Infektion, die zu einer Volkskrankheit und zum Volkstod führen konnte, restlos aus dem Volkskörper zu entfernen, ist ebenfalls eine Pflicht der Gesundheitsführung.«<sup>35</sup>

Ärzteblatt für Niedersachsen, 1939

Die rassistische Terminologie des Nationalsozialismus war von Anfang an von Sprachbildern des Infekts und des Giftes, vom Toxos des Toxikums geprägt. Juden wurden mit Bazillen oder vergifteten Gern gleichgesetzt, es hieß, sie seien Fremdstoffe und vergifteten das Reich, machten den gesunden sozialen Organismus krank, weshalb es sie auszuschneiden beziehungsweise auszumerzen gelte. Hitler verkündete: »Es gibt da keinen Kompromiß mehr, weil es Gift für uns selber wäre.«<sup>36</sup>

Tatsächlich lag das Gift in der Sprache, die die Juden als Vorstufe zu ihrer späteren Ermordung zuerst dehumanisierte. Die Nürnberger Rassengesetze von 1935 und die Einführung des arischen Ahnenpasses manifestierten die Forderung nach Reinheit

L'extrait traduit s'arrête à la fin du premier paragraphe de la page 37.





# Bibliographie

## Références générales sur le livre et ses thèmes

- Collectif. *Le nazisme, régime criminel*. Édité par Marie-Bénédicte Vincent. Tempus 578. Paris: Perrin, 2105.
- « Norman Ohler ». Site web de l'auteur. Consulté le 14 mai 2016. <http://www.normanohler.de>.
- Retaillaud-Bajac, Emmanuelle. *Les drogues, une passion maudite*. Découvertes Gallimard 423. Gallimard, 2002.
- Döblin, Alfred. *Berlin Alexanderplatz*. Traduit par Olivier Lelay. Folio 5098. Paris: Gallimard, 2009.
- el Bitar, Sönke. *La pilule de Göring - La fabuleuse histoire de la Pervitine*. Consulté le 25 mai 2016. <https://www.youtube.com/watch?v=1BHxWrZYlSI>. (Documentaire diffusé sur Arte)

## Dictionnaires en ligne

- « Dict.cc ». Dictionnaire bilingue, s. d. <http://www.dict.cc>.
- Observatoire Français des Drogues et des Toicomanies (OFDT). « Glossaire sur l'étude des drogues et des addictions », s. d. <http://www.ofdt.fr/glossaire/>.
- « Drogenlexikon - drugcom.de ». drugcom.de, s. d. <http://www.drugcom.de/drogenlexikon/>.
- « PONS ». Dictionnaire bilingue, s. d. <http://fr.pons.com/traduction>.
- « Reverso ». Dictionnaire bilingue, s. d. <http://dictionnaire.reverso.net>.
- « Urban Dictionary ». Dictionnaire unilingue de l'anglais urbain contemporain, s. d. <http://www.urbandictionary.com>.

## Dictionnaires au format papier

- Bibliographisches Institut & F. A. Brockhaus. *Duden. Band 3. Das Bildwörterbuch*. Der Duden in zwölf Bänden 3. Mannheim, Leipzig, Wien: Dudenverlag, 2005.
- Collectif. *Wörter, le vocabulaire allemand - classes préparatoires, premier cycle universitaire*. Édité par Françoise Rouby. Words. Paris: Ellipses, 2003.
- Richard, Denis, Jean-Louis Senon, et Marc Valleur, éd. *Dictionnaire des drogues et des dépendances*. in extenso. Larousse, 2009.

## Sources des citations

- Goethe, Johann Wolfgang von. *Faust*. Traduit par Jean Amsler et Olivier Mannoni. Folio Bilingue 147. Folio, 2007. (Traduction de J. Amsler modernisée par O. Mannini ; préface de Gérard de Nerval)
- ———. « Faust : Eine Tragödie ». Consulté le 15 mai 2016. <http://gutenberg.spiegel.de/buch/-3664/7>.
- ———. « Faust (Goethe, trad. Nerval, 1828) ». Traduit par Gérard de Nerval. *Wikipédia*, 1828. [https://fr.wikisource.org/wiki/Faust\\_\(Goethe,\\_trad.\\_Nerval,\\_1828\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Faust_(Goethe,_trad._Nerval,_1828)).
- ———. *Les affinités électives*. Traduit par Jean-François Angelloz. GF. Paris: Flammarion, 1992. (La traduction date de 1942)
- Grass, Günter. *Danziger Trilogie (Die Blechtrommel - Katz und Maus - Hundejahre)*. Darmstadt: Luchterhand, 1980.
- ———. *Le tambour*. Traduit par Jean Amsler. Points. Paris: Éditions du Seuil, 1980.
- Mann, Klaus. *Der Wendepunkt : ein Lebensbericht*. rororo-Taschenbuch 5325. Rowohlt, 1990.
- ———. *Le Tournant : histoire d'une vie*. Traduit par Nicole Roche. Solin, s. d.

## Revue de presse allemande

- Barop, Helena. « “Der totale Rausch”: Wenn das der Führer wüsste ... ». *Die Zeit*. 4 décembre 2015, sect. Kultur. <http://www.zeit.de/2015/47/der-totale-rausch-sachbuch-norman-ohler>.
- Encke, Julia. « Drogen in der NS-Zeit: High Hitler ». *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 13 septembre 2015. <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/themen/rezension-der-totale-rausch-drogen-im-dritten-reich-von-norman-ohler-13799639.html>.
- Kellerhoff, Sven Felix. « Zuggedröhnte Nazis? Der Faktencheck ». *Welt Online*, 18 septembre 2015, sect. Feuilleton. <http://www.welt.de/geschichte/zweiter-weltkrieg/article146531617/Zugedroehnte-Nazis-Der-Faktencheck.html>.
- « Norman Ohler: “Der totale Rausch” ». Consulté le 16 mai 2016. [http://www.rbb-online.de/stilbruch/archiv/20150917\\_2215/norman-ohler-der-totale-rausch-drogen-im-dritten-reich.html](http://www.rbb-online.de/stilbruch/archiv/20150917_2215/norman-ohler-der-totale-rausch-drogen-im-dritten-reich.html).
- « Norman Ohler: Der totale Rausch. Drogen im Dritten Reich (Buch) - Perlentaucher ». Magazine culturel. *Perlentaucher*. Consulté le 16 mai 2016. <https://www.perlentaucher.de/buch/norman-ohler/der-totale-rausch.html>.
- « NS-Zeit: Drogenkrieg ». *sueddeutsche.de*, 7 septembre 2015, sect. politik. <http://www.sueddeutsche.de/politik/ns-zeit-drogenkrieg-1.2638056?reduced=true>.

## Table des matières

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>1</b>
<b>1. Présentation de l'auteur et de l'ouvrage choisi .....</b>	<b>1</b>
1.1. Biographie de l'auteur .....	1
1.2. Pourquoi cet ouvrage ? .....	2
1.3. Choix de l'extrait traduit .....	4
<b>2. Phase de traduction de l'extrait.....</b>	<b>4</b>
2.1. Démarche générale .....	4
2.2. Traduction des citations .....	5
2.3. Écrire l'Histoire .....	7
2.4. Tournures anglaises et tics d'écriture .....	8
<b>3. Difficultés particulières .....</b>	<b>9</b>
3.1. La variété de l'extrait .....	9
3.2. La constitution du glossaire .....	9
<b>4. Apport de l'exercice.....</b>	<b>10</b>
<b>TRADUCTION DE L'EXTRAIT .....</b>	<b>13</b>
<b>GLOSSAIRE.....</b>	<b>49</b>
<b>1. Vocabulaire lié à la médecine .....</b>	<b>51</b>
1.1. Le médecin et son patient .....	51
1.2. Les éléments du corps humain impliqués dans / impactés par la prise de drogue.....	51
<b>2. Vocabulaire lié à la pharmacie .....</b>	<b>52</b>
2.1. Les différentes dénominations de médicaments .....	52
2.2. Les formes de médicaments.....	52
2.3. L'obtention des médicaments .....	53
2.4. L'emballage et la notice de médicament .....	53
2.5. Les médicaments pouvant servir de drogue.....	54
<b>3. Vocabulaire spécifique aux drogues.....</b>	<b>54</b>
3.1. Les types de substances .....	54
3.2. Les substances.....	55
3.3. La fabrication des drogues.....	56
3.4. Les modes de consommation .....	56
3.5. Les effets des drogues.....	57
3.6. Sortir de la drogue.....	59
3.7. Les aspects juridiques et judiciaires.....	60
<b>4. Notions faisant l'objet d'une définition .....</b>	<b>60</b>
<b>ANNEXE – COPIE DE L'ORIGINAL .....</b>	<b>64</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>81</b>





# ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné(e) **Béatrice Pierre**  
déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une  
partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet,  
constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.  
En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées  
pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiant(e) le **01/06/2016**

Cet engagement de non plagiat doit être signé et joint  
à tous les rapports, dossiers, mémoires.

Présidence de l'université  
40 rue de rennes – BP 73532  
49035 Angers cedex  
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

